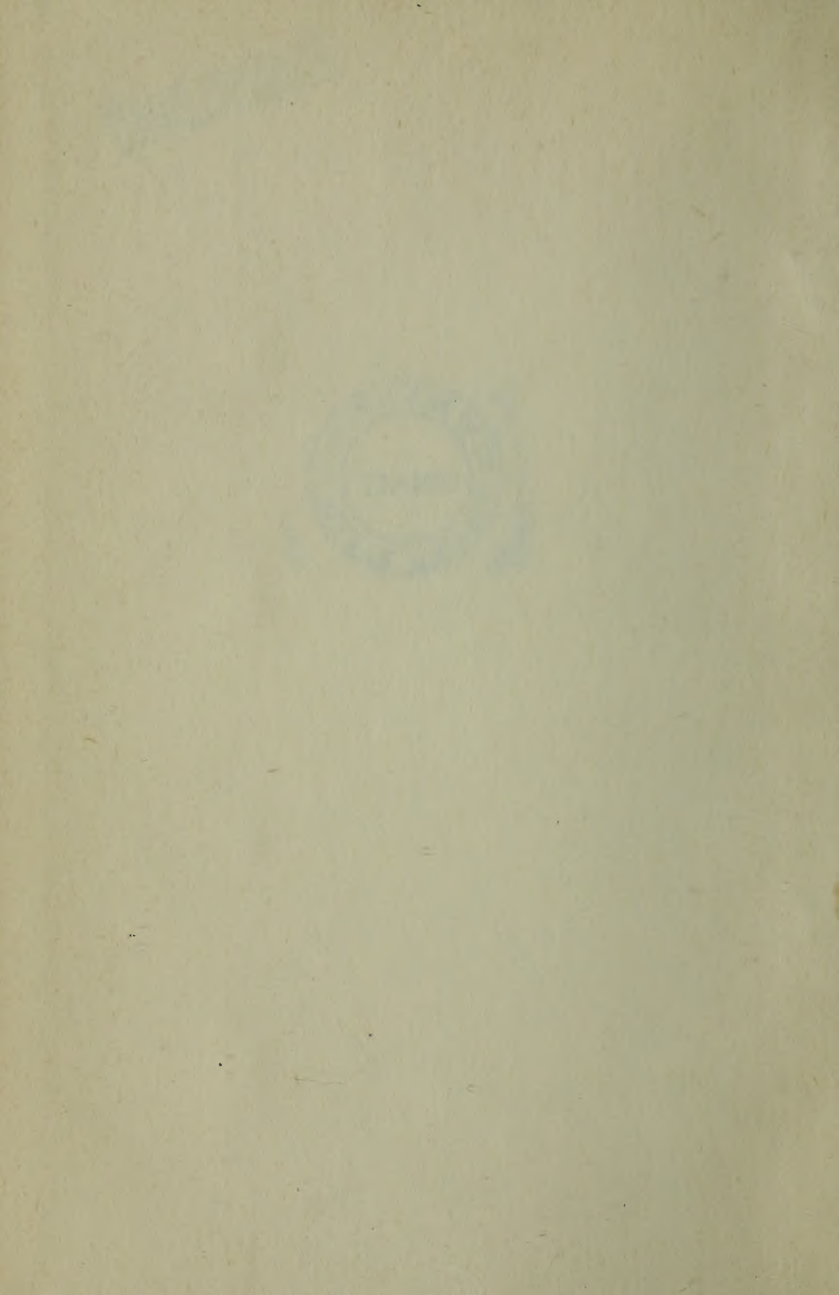

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01994751 4


TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



# Mgr de FORBIN-JANSON

GALERIE HISTORIQUE

IV

# Mgr de Forbin-Janson

Evêque de Nancy et de Toul
Primat de Lorraine

## SA VIE — SON ŒUVRE
EN CANADA

PAR

N.-E. DIONNE, LL.D., M.S.R.C.
Professeur d'archéologie canadienne à l'Université Laval
Bibliothécaire de la Législature provinciale

NOUVELLE EDITION



QUÉBEC
Typ. LAFLAMME & PROULX

1910



# INTRODUCTION

## I



Le 28 août 1844, la cathédrale de Nancy regorgeait d'une foule avide d'entendre Lacordaire, dont la grande renommée d'éloquence avait, depuis longtemps déjà, dépassé les limites de la France. L'illustre Dominicain avait une tâche périlleuse à remplir. C'est que dans la cité lorraine il existait un groupe de gens hostiles à la religion; ils avaient persécuté Mgr de Forbin-Janson, leur évêque, décédé un peu plus d'un mois auparavant. Ce parti remuant

était redoutable sur n'importe quel théâtre, même dans la nef d'une cathédrale. Lacordaire le savait. Quelques jours auparavant, il avait écrit à madame Swetchine: « Je vous enverrai mon discours, si je ne suis pas lapidé à l'exorde ou à la péroraison. »

Le panégyriste, par mesure de prudence, lut son discours, qui aurait pu soulever des récriminations chez certaines gens mal disposées. De l'aveu général, ce fut une des plus belles compositions de ce religieux. Aussi son succès fut-il complet. Lui-même resta émerveillé du résultat. « C'est un jour de joie et de réconciliation, » écrivait-il à madame Swetchine, « l'un des meileurs jours de ma vie ».

Cette pièce oratoire qui mériterait d'être citée en entier, débutait par cet exorde pompeux:

« Parmi les hommes que la Providence de Dieu a donnés à l'Eglise de France depuis quarante ans, il en est peu qui aient attiré l'attention de leurs contemporains au même degré que Mgr Charles-Auguste de Forbin-

Janson, évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, maintenant retourné à Dieu. Il en est peu surtout qui, avec des qualités de cœur aussi remarquables, avec les dons d'une intelligence aussi vive, aient moins triomphé des obstacles de leur vie, et moins placé leur personne et leur mémoire à l'abri des sentiments contraires. Sur les rivages de l'Asie, aux bords plus lointains des fleuves de l'Amérique, il a vu des populations s'attacher à ses pas, s'enivrer de sa parole, l'appeler tout haut des noms les plus chers à l'homme: il en a vu d'autres le repousser de leur sein, et il est mort loin de son siège épiscopal, après quatorze années d'exil, dans un âge prématuré. Moins heureux qu'un autre évêque de son temps dont le palais fut détruit deux fois par la tempête, il n'a pu mourir au milieu de son troupeau et recevoir dans son cercueil cette dernière visite des peuples qui leur inspire, quand tout est fini, un sentiment plus modéré de leur puissance et une équité plus calme dans leurs jugements. Je viens, Messieurs, parler sur cette tombe que

vous n'avez pas vue, et que vous ne verrez jamais ; j'y viens parce que la vie de Mgr de Janson mérite d'être étudiée dans ses succès et dans ses revers, parce qu'elle peut profiter à plusieurs, parce que l'Eglise de France lui doit un souvenir. »

Si l'Eglise de France doit un souvenir à Mgr de Forbin-Janson, l'Eglise du Canada lui doit bien davantage. Après avoir suivi ce grand évêque pas à pas à travers notre province, après avoir examiné de près l'objet de sa visite, la nature de son œuvre et le bien qu'il a produit, nous n'hésitons pas à le placer au rang des plus grands bienfaiteurs du peuple canadien-français. C'est donc plus qu'un souvenir que nous lui devons, c'est une reconnaissance profonde, que nous voudrions éterniser par la publication de cet humble volume.

Cinquante-huit années nous séparent du jour où Mgr de Janson dut adresser un suprême adieu à ses *chers Canadiens,* son peuple de prédilection. Plusieurs vivent encore qui ont été les témoins de ces indescriptibles

fêtes de la religion où la foi se révéla plus ardente et plus enthousiaste qu'aux jours les plus glorieux de notre vie religieuse ; les mêmes ont eu le bonheur de voir cette imposante figure d'évêque, que nimbait un reflet de sainteté facile à percevoir. Mais vous et moi ne connaissions le prélat et son œuvre admirable que par une tradition affaiblie, presque mourante. Il est donc à propos de rappeler au souvenir de la présente génération ce bel épisode de l'histoire ecclésiastique du Canada.

Examinons tout d'abord comment l'évêque d'un des plus beaux et des plus vastes diocèses de France, en même temps que primat d'une province entière — la Lorraine — fut amené à porter ses pas en Amérique.

## II

L'Eglise doit à Mgr de Janson la fondation d'une Société de missionnaires bien connue aux Etats-Unis. C'est la Société des Pères de la Miséricorde, dont il existe des maisons ou

résidences en plusieurs villes importantes. Ces prêtres du Seigneur se dévouent à l'œuvre des missions partout où on les appelle.

L'idée de cette fondation n'était pas nouvelle, car l'œuvre des missions en France existait deux siècles auparavant, et son véritable créateur fut saint Vincent de Paul, qui donna au monde la Congrégation des Prêtres de la Mission, aprouvée en 1632, par une bulle du pape Urbain VIII.

Depuis des sociétés semblables s'étaient formées et les missionnaires, voulant arriver plus facilement au cœur du peuple, avaient allié à la prédication des chants et des cérémonies propres à retenir les fidèles dans le devoir, ou à les amener au bien en excitant chez eux les sentiments chrétiens.

Le Père Bridaine parut en France qui donna une solennelle confirmation à ces usages plus ou moins régulièrement suivis. Mgr de Forbin-Janson, au témoignage de Lacordaire, ne fit que ressusciter une pensée qui commençait à

saint Vincent de Paul et qui finissait à Bridaine.

Deux courants d'idées surgirent alors au sujet de l'utilité et même de l'opportunité de ces missions. Les bons voyaient en elles une œuvre divine et providentielle, répondant aux besoins et aux aspirations de la masse du peuple. Les autres ne voyaient dans les hommes à la parole inspirée par l'Esprit saint « qu'une bande de saltimbanques, menant joyeuse vie aux dépens de la crédulité publique ». Dans les pays sauvages, disaient-ils, la prédication de l'Evangile organisée sur un pied aussi extraordinaire pouvait avoir sa raison d'être. Mais en France, pays si catholique, pourquoi cet apparat de sermons, de processions, de plantations de croix, de calvaires, etc? N'était-ce pas fanatiser les masses et jeter le trouble dans les consciences ? Ces cérémonies auxquelles le peuple était presque étranger, ces chants, ces prédications « où l'on s'attaquait moins au cœur qu'à l'imagination », n'étaient-ils pas de nature à enlever au culte catholique sa ma-

jesté et à briser avec la vieille tradition de l'Eglise?

Hélas! est-il besoin de réfuter semblables discours? Est-ce que le peuple n'a pas besoin d'être éveillé de temps à autre de la torpeur qui se glisse insensiblement dans son sein, même dans les âmes les plus fortement trempées? L'homme est ainsi fait qu'il ne peut se soutenir longtemps dans les hauteurs de la vie de grâce; il fait des chutes, il tombe, il se relève, il retombe, et souvent il finit par s'endormir dans une coupable indifférence ou par devenir l'esclave d'une routine déplorable. Il importe donc de ressusciter sa foi et d'activer son zèle par des stimulants appropriés. Aucun ne réussit mieux que ces retraites où des prédicateurs à la parole enthousiaste et pleine de feu éclairent les intelligences et renouvellent une foi assoupie.

« Le temps de la mission », disait après dix ans d'expérience M. de Forbin-Janson, devenu évêque, « renferme un si attrayant mélange de convictions pour l'esprit, de douces émotions

pour le cœur, un cours si complet d'instructions, de conférences, d'exhortations, sur les matières les plus hautes et les plus familières, un si parfait ensemble de pieux cantiques, de cérémonies imposantes et pleines d'une onction et d'une majesté toutes divines; enfin un tel enchaînement de doctrines vives et pressantes, que toutes ces vérités déjà connues, n'étant plus offertes d'une manière isolée, mais réunies et concentrées comme les rayons du soleil au foyer d'un verre ardent, l'entendement et la volonté se trouvent également pénétrés de lumière et de chaleur, et qu'alors toute résistance devient comme impossible, de telle sorte qu'on peut dire avec confiance, que le faible mérite de l'exactitude aux exercices de la mission emporte tout avec lui, que cette fidélité suffit pour le triomphe de la grâce, et que, si ce triomphe demeure incertain quant à son moment précis, il n'en est pas moins infailliblement assuré. »

## III

Entraîné d'abord par son zèle brûlant à se faire humble missionnaire de Dieu, l'abbé de Janson dut cependant se charger de l'administration du diocèse de Nancy. La Providence, par la voix de ses supérieurs, l'appelait à un apostolat qui, pour être d'une nature plus relevée, ne compte pas moins d'ardeur et de dévouement pour la maison du Seigneur. Toutefois il resta toujours missionnaire, tant il désirait donner des âmes au ciel. C'est ainsi que, poussé par une vocation spéciale, il aurait voulu évangéliser les peuples infidèles. Ne le pouvant pour des raisons de haute portée, il dirigea ses regards vers l'Amérique. Saint Paul parcourant la Judée, la Cappadoce et la Grèce porter la bonne nouvelle aux nations assises à l'ombre de la mort, ne déploya pas plus d'activité que cet évêque français. C'est que les apôtres de tous les temps, inspirés et güidés par un souffle d'en haut, ne se laissent

arrêter par aucune des contradictions qui sont l'apanage des œuvres de l'humanité.

Les Etats-Unis, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Minneapolis, de New-York à Mobile, de Buffalo à Cincinnati, ont applaudi à sa noble éloquence. Le Missisipi, l'Ohio et le Saint-Laurent l'ont transporté d'une ville à l'autre, lui permettant d'ouvrir des horizons nouveaux à son sublime apostolat. Protestants et catholiques se sont vus fascinés par cette voix sympathique, par ces accents embrasés qui touchent les cœurs et éclairent les intelligences.

En Canada, Mgr de Janson mit au service des évêques toutes les ressources dont il pouvait disposer: sa bourse, son éloquence et son dévouement. Eût-il été évêque de Québec ou de Montréal, il n'aurait pas apporté plus de dévouement à la religion, ni fécondé notre sol d'œuvres plus utiles. Aussi bien son œuvre marque une ère de régénération religieuse que personne ne saurait légitimement révoquer en doute. Qui n'a entendu prononcer le nom de ce prélat sans se sentir sous le coup de l'admi-

ration, comme l'un de ces hommes dont la mémoire reste impérissable à l'égal des plus illustres bienfaiteurs de leur pays?

Plusieurs raisons expliquent l'attachement du peuple canadien à Mgr de Forbin-Janson, qui pourtant ne vécut qu'environ un an à ses côtés. Sa réputation d'orateur avait franchi l'océan, longtemps avant qu'il eût abordé à nos rivages. La Province du Bas-Canada ne possédait pas encore ces bons religieux, Oblats et Jésuites, Dominicains et Rédemptoristes, qui devaient bientôt rivaliser de zèle avec notre clergé séculier. Celui-ci avait jusqu'alors, et surtout depuis un demi-siècle, suffi à la tâche, mais au prix de quels sacrifices? Durant cette période, des prêtres selon le cœur de Dieu avaient distribué le pain évangélique, seuls et sans secours extérieurs. Cependant la population semblait avide d'entendre ces missionnaires de la vieille France, dont l'évêque de Nancy était alors l'une des plus illustres personnifications.

Les Canadiens-Français n'ont jamais été un

méchant peuple, mais ils ont eu à subir de rudes assauts. La lecture des livres voltairiens avait fait des ravages dans beaucoup d'esprits ; l'intempérance comptait de nombreuses victimes ; l'erreur protestante avait ses adeptes, ses journaux, et se livrait à une propagande effrénée dans nos paisibles campagnes.

Il était donc temps que la Providence vînt au secours de ceux qui sont appelés par état à diriger les consciences et à fonder des œuvres qui sont le couronnement de l'édifice religieux. La France, il est vrai, nous avait envoyé, après 1793, quarante-cinq prêtres qui avaient préféré l'exil et l'apostasie. Non seulement ces héros du devoir se firent Canadiens comme nous, mais ils n'hésitèrent pas à consacrer leur existence au ministère des âmes, les uns se vouant à la prédication, d'autres à l'instruction de la jeunesse. Plusieurs vivaient encore quand arriva, en 1840, Mgr de Forbin-Janson, leur compatriote, exilé de son évêché de Nancy. Sa grande réputation de science et de vertus lui ouvrit toutes grandes les portes de l'Eglise cana-

dienne; les évêques lui en confièrent la clef, et quand il la leur remit, un an plus tard, il eût pu dire comme l'Apôtre: *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course... Le Seigneur a été près de moi, il m'a fortifié, afin que par moi la prédication s'active, et que toutes les nations entendent.*





# TABLE CHRONOLOGIQUE

## DES FAITS GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS QUI ONT RAPPORT À LA VIE ET À L'APOSTOLAT DE M^GR DE FORBIN-JANSON

—

| | | |
|---|---|---|
| 1785 | 3 novembre. | —Naissance de Charles-Auguste-Marie-Joseph, à Paris. |
| 1790 | | —Sa famille se retire en Bavière. |
| 1795 | | —Retour en France. |
| " | | —Première communion. |
| 1796 | | —Confirmation. |
| 1799 | | —Charles dans l'armée de Condé. |
| 1805 | | —Entre au Conseil d'Etat. |

| | | |
|---|---|---|
| 1809 | | —Entre au Séminaire de Saint-Sulpice. |
| 1810 | 10 juin. | —Reçoit le diaconat. |
| 1811 | mi-décembre. | —Ordonné prêtre. |
| " | | —Grand-vicaire de l'évêque de Chambéry et supérieur de son séminaire. |
| 1814 | | —L'abbé Forbin va à Rome. |
| 1817 | 20 août. | —Voyage d'Orient. |
| 1820 | | —Prêche une mission à Marseille, et une autre à Toulon. |
| 1821 | | —Prêche à Reims. |
| 1822 | | —Donne des missions à Paris. |
| 1824 | 20 février. | —Appelé au siège épiscopal de Nancy. |
| " | 6 juin. | —Sacré par l'archevêque de Rouen. |
| " | 11 juillet. | —Mandement de prise de possession. |
| 1825 | 29 mai. | —Assiste au sacre de Charles X. |
| 1828 | | —Tournées diocésaines. |
| 1829 | 12 septembre. | —Reçoit le roi à Nancy. |

| | | |
|---|---|---|
| 1830 | | —Mgr de Janson persécuté se réfugie à Trèves, puis à Coblentz. |
| 1831 | | —Va en Suisse et à Rome. |
| 1832 | | —Revient en France. |
| 1833 | | —Continue à administrer son diocèse. |
| 1835 | | —Mgr Donnet nommé coadjuteur de Mgr de Janson. |
| 1839 | 2 juin. | —Mgr Menjaud remplace Mgr Donnet. |
| " | | —Mgr de Janson va à Rome. |
| " | 18 octobre. | —Arrive à New-York. |
| " | 24 octobre. | —Prêche à l'église française. |
| " | décembre. | —Missions à la Nouvelle-Orléans. |
| " | décembre. | —Fonde un collège à Spring-Hill. |
| 1840 | 14 mai. | —Assiste au concile de Baltimore. |
| " | | —Va à Buffalo, Détroit, Dubuque, aux chutes St-Antoine. |
| " | 16 août. | —Prêche à Cincinnati. |

| | | |
|---|---|---|
| 1840 | 3 septembre.— | Arrive à Québec et y prêche une grande retraite. |
| " | 2 octobre.— | Arrive à Montréal. |
| " | 2 octobre.— | Missions à Terrebonne et au lac des Deux-Montagnes. |
| " | — | Prêche la retraite au séminaire de Saint-Sulpice. |
| " | 1 décembre.— | Prêche la retraite ecclésiastique à New-York. |
| " | 12 décembre.— | Retour à Montréal. |
| " | 13 décembre.— | Grande retraite de quarante jours à Montréal. |
| 1841 | 21 janvier.— | Mgr de Janson inaugure le chapitre de Montréal. |
| " | 21 janvier.— | Missions à Saint-Laurent et à Sainte-Scholastique. |
| " | 1 février.— | Retraite de cinq semaines aux Trois-Rivières. |
| " | 11 mai.— | Va à Philadelphie et à Baltimore. |
| " | 3 juin.— | Prêche à Albany. |
| " | 4 juin.— | Prêche à Troy. |
| " | juin.— | Prêche à Saint-Athanase. |

1841 9 et 10 juin.—Prêche à l'Acadie et à Chambly.

" 21 juin.—Prêche à Saint-Pierre de Sorel.

" juillet.—Prêche à Maskinongé, Rivière-du-Loup, Vaudreuil, Rigaud, Saint-André, Saint-Damase, Saint-Jean, Saint-Ours, etc.

" août.—Visite les Acadiens des Provinces Maritimes.

" 19 août.—Il est à Pictou.

" 8 septembre.—Prêche la retraite ecclésiastique à Québec.

" 3 octobre.—Assiste à la dédicace de l'église de Burlington.

" 6 octobre.—Bénit la croix sur le mont Saint-Hilaire de Rouville.

" octobre.—Prêche à Sainte-Marie de Monnoir, St-Jean Dorchester, Saint-Benoit, St-Polycarpe, Châteauguay.

" 26 octobre.—Bénit la première pierre de l'église de Bytown.

1841 4 novembre.—Fête de son patron saint Charles, Mgr de Janson officie pontificalement à la cathédrale de Montréal.

" 5 novembre.—Part de Montréal pour New-York.

" 30 novembre.—Assiste, à Philadelphie, à la consécration de Mgr Kenrick.

" 8 décembre.—Part pour la France.

1842 30 janvier.—Va à Rome.

" 2 avril.—Nommé prélat domestique, assistant au trône pontifical et comte romain.

" 26 juin.—Fait la dédicace d'un nouvel autel dans la prison Mamertine.

" 15 août.—Va à Londres et en Irlande pour obtenir l'élargissement des Canadiens déportés à la Nouvelle Galles du Sud.

1843 20 juin.—Organise l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

" 27 juillet.—Entrevue de Mgr de Janson

à Louvain avec Mgr Joachim Pecci, nonce du Saint-Siège, en Belgique.

1843 —Prêche des missions dans les diocèses d'Arras, d'Amiens, de Beauvais et de Soissons.

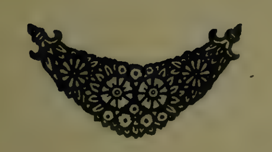
" 19 août.—Rentre à Paris.

1844 mars.—Prêche à Chartres.

" 14 juin.—Etant malade se retire chez son frère près de Marseille.

" 11 juillet.—Mort de Mgr de Janson.

" 23 juillet.—Inhumé au cimetière de Picpus, à Paris.





# M[GR] DE FORBIN-JANSON

## CHAPITRE I

Extraction des Forbin. — Naissance de Charles. — Son éducation. — Première communion. — Au Conseil d'Etat. — Entrée à Saint-Sulpice. — Ordonné prêtre à Chambéry. — Désire se dévouer aux missions de la Chine. — Le Pape l'en dissuade. — Rapports avec l'abbé Mazenod.

La famille des Forbin remonte au douzième siècle : on en trouvait en Italie et en Angleterre. Au siècle suivant, Charles I d'Anjou, comte de Provence, les appela chez lui et les combla de biens et d'honneurs.

Deux siècles après, le comte Charles IV étant à la veille de mourir sans héritiers, Palamède de Forbin, surnommé le Grand, le décida à tester en faveur de Louis XI. Le roi reconnaissant lui délégua son autorité sur la Provence, en lui donnant cette devise qui est

celle des Forbin: *J'ai fait le roi comte et le comte m'a fait roi.* Dès ce moment la maison des Forbin devint française, et elle n'a pas cessé depuis de fournir des hommes éminents à l'Eglise, à l'armée et à la magistrature [1].

La révolution allait porter un coup épouvantable à ces vieilles familles nobles, dont les unes durent, pour échapper à l'échafaud, se réfugier sur une terre étrangère. Celle des Forbin fut de ce nombre, et elle courut en Bavière chercher l'abri qui lui manquait en France. Elle ne rentra au foyer que lorsque la paix eut succédé à la tourmente. Charles-Auguste put alors reprendre ses études quelque peu interrompues. L'abbé McDermott avait ouvert des classes au séminaire irlandais, et le jeune Forbin les fréquenta à côté de jeunes gens destinés à jouer plus tard un rôle assez brillant, comme Jérôme Bonaparte, Eugène Beauharnais et Champagny.

L'heure de sa première communion étant sonnée, Charles-Auguste s'y prépara avec un soin qu'il ne trouvait jamais assez grand. « Charles-Auguste, dit Lacordaire, s'assit donc pour la première fois à la sainte table en portant

1. Ces détails sur la famille des Forbin-Janson, et beaucoup d'autres qui suivent, sont extraits de l'excellent ouvrage du P. Phelpin de Rivière, sur la vie de l'évêque de Nancy.

dans son cœur et sur son front plusieurs joies ensemble : la joie de la jeunesse, la joie de sa patrie retrouvée, la joie du christianisme renaissant, la joie des anges qui étaient venus le visiter. L'onction de ce jour demeura dans son âme comme une blessure qui ne se ferma plus. »

Après avoir servi quelque temps dans l'armée des princes, Charles-Auguste fut appelé par Napoléon à remplir la charge d'auditeur au Conseil d'Etat. Il eut trouvé une carrière toute grande ouverte dans cete voie, si une puissance supérieure ne l'eût appelée à prendre rang dans l'armée du Christ. Ce ne fut pas, cependant, sans rencontrer de l'opposition de la part de ses proches qu'il réussit à entrer au séminaire de Saint-Sulpice, préférant le service de Dieu au service de l'Empereur.

Il y avait alors à Saint-Sulpice, sous la conduite de l'abé Emery, une centaine de jeunes gens de grands talents et surtout profondément vertueux. Citons, entre autres, l'abbé Tharin, le futur évêque de Strasbourg et précepteur du duc de Bordeaux ; Jules de Simony, qui devait être un des plus beaux ornements du siège de Soissons ; Maurice de Bonald, le futur cardinal de Lyon ; Edouard de Gualy, qui devait être

archevêque d'Alby; Frédéric Gallard, le huitième successeur de Bossuet à Meaux; l'abbé Fayet, plus tard évêque d'Orléans; l'abbé Delvaux, l'un des Jésuites les plus distingués de son temps; l'abbé de Mazenod, l'une des gloires de l'épiscopat français.

Charles de Janson, séminariste, se fit remarquer par sa ferveur et son goût prononcé pour les études théologiques. « Comme séminariste, dit le *Solitaire* de 1842, M. de Janson se fit presque immédiatement la réputation qu'il a toujours eue depuis: volonté de fer unie aux plus douces inclinations de la charité évangélique ; zèle dévorant ; aptitude peu commune pour les sciences ecclésiastiques, pour celles surtout qui trouvent dans la vie mystique leur plus prochaine et plus fréquente application ; cœur d'ange, âme de héros; voué à l'observance stricte de la règle. Ses anciens confrères affirment qu'on ne put une seule fois le prendre en défaut sur ce point. Son exactitude avait quelque chose de la raideur et de l'inflexibilité stoïques. Sa conversation, bien qu'elle se ressentît quelquefois de cette disposition particulière, plaisait au grand nombre et lui faisait des amis de ceux mêmes que ses opinions tranchées et quelque peu intolérantes offensaient

momentanément. D'une parole, d'un seul coup d'œil, il guérissait une plaie d'amour-propre; il savait si bien, à l'égard de tous, chercher l'occasion de rendre quelques petits services et le moyen de les rendre avec grâce, que la rancune devenait impossible aux plus chatouilleux.

« A la classe de théologie, son application servait, ainsi que ses études spéciales et l'expérience acquise du monde, à lui donner sur la majorité de ses confrères une supériorité incontestable. Alors pourtant, cete maison de Paris, sous la direction d'un véritable grand homme, était plus riche en sujets brillants et solides qu'elle ne l'a jamais été et ne sera jamais peut-être. »

C'est en 1809 que M. de Janson fit son entrée au séminaire de Saint-Sulpice. Deux ans plus tard, il recevait l'onction sacerdotale des mains de Mgr de la Broue de Vareille, ancien évêque de Gap, dont l'évêché avait été supprimé par le concordat. L'ordination eut lieu à Chambéry, vers la mi-décembre 1811. Mgr Dessolles, évêque de cette dernière ville, chef-lieu du département du Mont-Blanc, le nomma aussitôt son grand-vicaire, et il fut même, pendant quelque temps, supérieur de son séminaire.

Puis le jeune abbé vint à Paris pour exercer le ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice; il s'y fit catéchiste, et son dévouement pour l'nstruction religieuse de la jeunesse ne connut pas de bornes.

C'est à dater de cette époque que l'abbé de Janson conçut l'idée de se dévouer aux missions lointaines de la Chine et, dans son zèle, il essaya de créer un mouvement parmi ses amis, dont les plus en vue étaient M. de Mazenod, M. Tharin, alors supérieur du séminaire de Bayeux, et M. d'Argenteuil, supérieur du petit séminaire de la Rochelle.

« Il ne se contenait plus, s'écrie Lacordaire; il jetait des yeux avides sur des contrées lointaines où le christianisme opprimé réclame à toute heure la parole et le sang apostoliques. Il errait en esprit de l'Amérique à la Chine, de la Chine aux bords du Gange et de l'Euphrate; la main de Dieu l'avait saisi, et le promenait, d'aspiration en aspiration, à travers tous les lieux désolés de la terre, pour choisir un poste où son dévouement ne fut point à l'étroit. »

Mais avant que de se lancer à la conquête

des âmes en pays lointains, l'abbé de Janson résolut de consulter le Souverain Pontife, qui venait de rentrer dans la Ville-Eternelle, après cinq ans de captivité. C'est alors qu'il put visiter à loisir et admirer cette Rome sainte et ses monuments merveilleux. Il en revint enchanté. Mais Pie VII lui avait dit au sujet de ses plans de missions étrangères, qu'il valait mieux pour le moment évangéliser la France que les peuples orientaux.

Mgr de Mazenod a laissé dans ses *Mémoires* un exposé complet des démarches que lui-même et son ami firent en commun auprès du Saint Père pour savoir quel plan ils adopteraient.

« En 1814, dit-il, un de mes condisciples et de mes plus intimes amis, l'abbé de Forbin-Janson, passa en Italie pour visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Il était entré au séminaire dans les mêmes vues que moi, et la conformité de notre vocation nous avait bientôt fourni l'occasion de nous entretenir des moyens de mettre nos projets à exécution.

« Nous différions cependant sur un point essentiel. Son zèle le portait à s'occuper des infidèles, et mon attention était uniquement fixée sur le déplorable état de nos chrétiens

dégénérés. N'ayant pu le ramener à mon opinion, que je croyais la plus juste, nous nous séparâmes, au sortir du séminaire, très bons amis, mais bien résolus à poursuivre une carrière différente.

« En se rendant à Rome, il rencontra, dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, le Souverain Pontife Pie VII qui rentrait dans ses États. Il eut l'occasion de lui exposer le plan qu'il se proposait d'effectuer avec quelques compagnons qui devaient le suivre en Chine. Le pape ne goûta pas son projet et lui répondit ces mémorables paroles :

« Votre projet est bon, sans doute, mais il « convient davantage de venir au secours des « peuples qui nous entourent : *maxime autem ad* « *domesticos fidei.* Il faut, en France surtout, « des missions pour les peuples et des retraites « pour le clergé. »

« Ce sont les propres paroles du saint Pontife.

« Mon ami m'informa sur-le-champ de cette réponse du pape qui entrait si fort dans mes idées, et qui sanctionnait tous mes projets. Il me fit savoir en même temps que la décision du chef de l'Église fixait la conduite qu'il devait suivre, qu'il allait, sans le moindre délai,

s'occuper de former une congrégation de missionnaires qui s'emploieraient sans relâche à évangéliser les peuples. Il m'invitait de la manière la plus pressante à me réunir à lui pour commencer l'œuvre que j'avais toujours tant affectionnée, et je suis sûr qu'il ne doutait pas que je ne volasse pour le seconder.

« Il en fut autrement. Depuis que j'avais quitté Paris, un an après avoir reçu le sacerdoce, j'étais entré dans mon diocèse, où je m'étais occupé de divers ministères fort peu appréciés jusque-là, et sur lesquels le Seigneur répandait déjà d'abondantes bénédictions...

« Je répondis donc à M. l'abbé de Janson que je ne pouvais me rendre à son invitation, qu'il ferait très aisément le bien sans moi, et que je devais essayer de ce faire là où lui et ses futurs compagnons ne pourraient réussir à cause de la différence du langage... »

L'abbé de Janson résolut donc de s'en rapporter absolument au conseil du Souverain Pontife, et, revenu en son pays, il s'aboucha avec l'abbé Rauzan pour rétablir les missions de France.

L'Esprit saint, par la bouche de Pie VII, avait inspiré à ces deux hommes, si bien faits

pour s'entendre, la résolution ferme de travailler au salut de leurs frères. Mais chacun devait agir à sa manière. M. de Mazenod enrégimentera un bataillon sacré sous le nom d'Oblats de Marie Immaculée, qui iront braver les glaces de la baie d'Hudson et christianiser les Indiens du nord-ouest canadien. M. de Janson ressuscitera l'œuvre de saint Vincent de Paul, œuvre de miséricorde et de merci. La France d'abord, l'Amérique ensuite, en tireront d'inappréciables avantages.





## CHAPITRE II

**Les Missionnaires de France.— M. de Janson aumônier de l'armée.— Voyage en Orient.— Nommé évêque de Nancy et de Toul.— Mandement de prise de possession.— Le jubilé de 1826.— Charles X en Lorraine.— Pérégrinations diverses de Mgr de Janson.**

PENDANT les dix années qui vont suivre, l'abbé de Janson se livrera corps et âme aux nombreux et pénibles travaux que réclamait de lui l'œuvre que, plus que tout autre, il avait contribué à fonder. Ses premiers compagnons, parmi lesquels on cite les abbés Rauzan, Guyon, Tharin, Bourgin, Baroudel, Fauvet, Paraudier [1], Montanier et Rodet, s'étaient fixés à

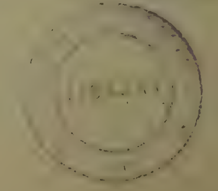
1. L'abbé Paraudier vint à Montréal en 1841, et il prêcha à Notre-Dame le jour de la Pentecôte. Il se proposait de faire un voyage en France avant de retourner à Mobile où les Pères de la Miséricorde avaient une résidence. Ce vaillant ami et collaborateur de l'évêque de Nancy était, à cette époque, âgé de 57 ans. Il prêcha aussi à l'Acadie et à Chambly.

Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, où ils vivaient dans la pauvreté. L'abbé Frayssinous venait donner aux jeunes missionnaires des leçons d'éloquence sacrée, et le grand aumônier de France, Mgr de Périgord, s'était constitué le protecteur de l'Œuvre.

Le 9 janvier 1815, leurs statuts étaient approuvés : ce serait une association libre, dirigée par un conseil, sous la juridiction de l'Ordinaire.

Beauvais fut le premier théâtre des travaux des jeunes prédicateurs. Mais la mission fut bientôt interrompue par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et le départ de Louis XVIII pour Gand, en Belgique. L'abbé de Janson, nommé aumônier de l'armée royale en Vendée, consentit d'abord à accompagner le duc d'Angoulême jusqu'à Valence, puis il se sauva à Gand à travers mille dangers, poursuivi par les sbires de l'Empereur. Ce ne fut qu'après l'expiration des Cent-Jours qu'il put retourner dans sa patrie, en même temps que son confrère et ami l'abbé Rauzan, qui avait suivi le roi.

L'abbé de Janson reprit alors sa mission interrompue de Beauvais, puis il fit entendre sa voix à Poitiers, à Tours et à Bordeaux.



« Novice dans ces grandes joutes, écrit le P. Phelpin de Rivière, l'abbé de Janson n'y parut d'abord qu'en sous-ordre. Malgré son nom, malgré sa facilité, malgré le feu de son débit, si nous en croyons le Père Delaporte, son talent n'avait pas encore atteint sa maturité; il n'avait ni la puissance ni l'entraînement de l'abbé Guyon, ni l'expérience et l'autorité du vénérable supérieur. Celui-ci, jaloux de la perfection de son condisciple, lui disait en souriant : « Mon ami, vous n'avez de bon que vos « péroraisons ». Mais ces péroraisons étaient si animées, si touchantes, elles faisaient verser tant de larmes, qu'elles emportaient l'auditoire gagné à l'avance par l'ardeur de ce jeune prêtre, que l'on sentait déborder de charité. Ses défauts n'empêchaient pas sa popularité de grandir, et devaient plus ou moins disparaître, emportés par le torrent du zèle et d'une pratique journalière. »

En 1817, l'abbé de Janson dut interrompre de nouveau ses travaux de missionaire pour entreprendre le voyage de la Terre-Sainte, en compagnie d'un parent, le comte Auguste, que le gouvernement avait chargé de fouiller le sol oriental pour enrichir les musées royaux.

Il visita la Laconie, Sparte, Constantinople, Troie et ses ruines, la ville de Smyrne, les restes d'Ephèse, Jaffa, Sidon, Tyr, Tripoli, le Liban, Baalbeck et Damas, puis, de sanctuaire en sanctuaire, le pieux touriste arriva à Jérusalem.

« Saint voyage », s'écrie Mgr Menjaud, saint voyage ! Qui nous racontera vos joies et vos souvenirs? Qui comptera les larmes et les élans de ce cœur des premiers temps de l'Eglise, sur la terre des miracles ? Smyrne ne fut qu'une halte du voyageur. Jérusalem l'appelait: Jérusalem, la cité choisie, la cité de Dieu ; Jérusalem, le pôle divin vers lequel se tourne encore toute âme chrétienne... Il s'achemina vers la ville sainte, visitant tous ses sanctuaires vénérables, mettant ses pieds où le Sauveur avait mis les siens, rencontrant à chaque pas un souvenir sacré, et sentant à chaque moment grandir son âme et sa foi. Qui nous dira sa ferveur, les soupirs ardents qui s'échappaient de son cœur, les larmes brûlantes qui coulèrent de ses yeux, à Nazareth, sur les rives du Jourdain, sur la montagne où la Sagesse increéée fit son premier discours, au Cénacle, dans le jardin des Oliviers, au Prétoire, sur la route douloureuse du Golgotha et au tombeau de l'adorable

Sauveur! Les religieux qui gardent le saint Sépulcre le reçurent comme un frère bien aimé, comme un protecteur, et lui donnèrent la décoration de leur Ordre [1] qu'il s'honora de porter toute sa vie. »

L'abbé de Janson consacra un mois entier à visiter la Cité sainte. De là il se rendit au Caire, et il explora les déserts de Lybie et de Nitrie, avec leurs couvents cophtes et leurs lares désertes.

En 1820 il dirigeait la grande mission de Marseille, à laquelle prirent une large part dix-huit prédicateurs répartis dans les principales paroisses.

Vinrent ensuite les missions de Toulon.

Au commencement de 1821, l'infatigable apôtre prêchait à Reims et à Tours, puis il retournait à Paris pour se faire entendre dans les différentes églises jusqu'à son élévation à l'épiscopat. Charles X, qui l'estimait et voulait

---

1. Chevalier du Saint-Sépulcre. A l'âge de deux mois, Charles-Auguste avait été offert par ses parents à l'Ordre de Malte et reçu à titre de chevalier de minorité. Il aurait pu, à sa majorité, passer au rang des chevaliers proprement dits, mais il n'en voulut rien faire, préférant la chevalerie sacerdotale.

le rapprocher de sa personne, l'appela au siège de Nancy, le 21 novembre 1823. Ce ne fut pas sans répugnance que l'abbé de Janson accepta une dignité qui allait l'éloigner de son œuvre de prédilection. Toutefois il n'osa pas refuser l'appel de ses supérieurs, prévoyant peut-être qu'une obéissance passive servirait mieux ses projets d'apostolat.

Le Père Delvaux, qui était présent à la retraite pastorale prêchée à Paris par l'évêque d'Annecy, Mgr Rey, et à laquelle l'abbé Janson son ami avait pris part pour se préparer à recevoir l'onction épiscopale, disait un jour à l'un de ses collaborateurs: « Je n'oublierai jamais la première confidence que M. de Janson me fit de son appel à l'épiscopat. Et la Chine! lui dis-je. — Elle viendra en son temps, me répondit-il. Je la servirai davantage étant évêque. Alors il me répéta ce qu'il m'avait dit bien souvent: que sa fortune et sa personne appartenaient à la Chine. »

Les bulles du nouvel élu étant arrivées à Paris, M. de Janson fit une seconde retraite préparatoire. L'ordination eut lieu le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte. Il reçut des mains du prince de Croy, archevêque de Rouen et grand aumônier, l'onction qui confère aux

saints évêques la plénitude de l'esprit apostolique. Mgr de Cheverus [1] et Mgr de la Châtre, étaient les deux prélats assistants. Mgr Purcell, évêque de Cincinnati, et l'évêque de Saint-Brieuc prirent part à la cérémonie avec les Missionnaires de France et une foule d'ecclésiastiques distingués.

Dans son mandement de prise de possession, daté le 11 juillet 1824, le nouvel évêque de Nancy ouvre largement son cœur aux ouailles que Dieu lui a confiées. C'est encore le missionnaire que l'on devine aisément sous la mître précieuse. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

« Entré dans les rangs de la milice sainte, lorsque s'affermissait, contre l'Eglise et son chef, le règne des persécutions, élevé, comme

---

1. Mgr de Cheverus était alors évêque de Montauban, en attendant le chapeau de cardinal et l'archevêché de Bordeaux. Ce prélat avait dirigé le diocèse de Boston, de 1810 à 1823. Ce diocèse comprenait alors le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Maine, le Rhode-Island et le Connecticut. En 1815, Mgr Plessis, évêque de Québec, alla rendre visite à Mgr de Cheverus, dont le diocèse confinait au sien.

Mgr de Cheverus était né à Mayenne, en France, le 18 décembre 1760. Après un séjour de quatre ans en Angleterre, de 1792 à 1796, il passa en Amérique où les honneurs épiscopaux lui arrivèrent quelques années après.

nous l'étions, par des maîtres non moins savants que fidèles, et nourri dains les doctrines de l'attachement le plus inviolable à la sainte Epouse de Jésus-Christ et son Premier Vicaire de sa charité sur la terre, il nous était bien permis de croire que nous aurions part à ses glorieuses tribulations; mais si les espérances du martyre sanglant, soit dans la France, soit dans les pays infidèles, semblent pour jamais s'être éloignées de nous... du moins que le martyre de la charité nous reste, et que nos sueurs, nos veilles et tous les travaux de notre ministère pour vous, N.T.C.F., nous consolent de ne pouvoir, en l'honneur de notre commun Sauveur et Maître, ajouter l'effusion de notre sang en témoignage de la vivacité de notre foi dans sa parole, au témoignage de l'ardeur de notre amour pour sa personne adorable!... »

Comme il eût été heureux de courir au martyre, cet apôtre aux sublimes dévouements, ce missionnaire intrépide qui aurait fait le tour du monde pour sauver une âme! Ce dévouement, ce zèle admirable, qui pourrait le décrire? « Je ne l'ai accompagné qu'une seule fois, écrit Mgr Menjaud, c'était à la première de ses visites

pastorales. Pendant les quinze jours qu'elle dura, il prêcha cent trente fois. »

« Je me porte vaille que vaille, écrivait du Canada Mgr de Janson au Père Rauzan; je suis usé, mais je vais mon train. D'ici à trois mois j'aurai prêché deux cent cinquante à trois cents fois, sans compter deux ou trois retraites ecclésiastiques. » Cet évêque ne reculait devant aucun travail; il se délassait au confessional des fatigues de la prédication. Pas une minute n'était perdue, et souvent il passait des nuits entières en des travaux urgents entremêlés de la récitation de son bréviaire. On l'a trouvé plus d'une fois dans sa chambre, étendu par terre, vaincu par le sommeil auquel il n'avait pas voulu se livrer.

Cette vie de travail opiniâtre eût été douce au cœur de Mgr de Janson, si des contradictions et même la persécution n'étaient venues s'abattre sur sa tête. Son mandement, publié à l'occasion du grand jubilé de 1826, donna occasion aux ennemis de l'Eglise de l'attaquer brutalement dans la presse. On le trouvait trop attaché aux doctrines romaines. L'erreur aurait eu beau jeu, si elle n'eût rencontré de la résistance de la part des évêques qui refusèrent de capituler devant l'autorté

civile encore imbue des idées gallicanes basées sur les articles de l'assemblée de 1682. On voulait la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et les évêques furent appelés à signer une déclaration dans ce sens. Les refus arrivèrent de presque tous les évêchés de France. « Laissez-moi mourir dans les vieilles erreurs de l'Eglise romaine », répondit le vénérable évêque de Bordeaux.

Ignominieusement vaincu, le ministère qui avait trompé Charles X comme bien d'autres par une hypocrisie bientôt démasquée, crut bien faire en déchargeant sa vengeance sur certains prêtres et évêques, parmi les plus marquants. L'abbé de La Mennais et Mgr de Janson furent de ce nombre.

La Mennais fut traduit en police correctionnelle. C'est alors que l'abbé Rohrbacher, voyant l'injustice de cette conduite à l'égard d'un prêtre qui n'était coupable que d'avoir voulu défendre le Saint-Siège attaqué dans ses prérogatives les plus chères, demanda à son évêque Mgr de Janson, et en obtint la permission, de rejoindre La Mennais pour le consoler et lui prêter main forte. Rohrbacher courut à la Chesnaie, et c'est là, dans cette retraite si chère à Montalembert, Gerbet et

Salinis, qu'il composa son admirable *Histoire universelle de l'Eglise,* œuvre digne d'un Bénédictin. De sorte que l'on peut dire que l'univers catholique est redevable de ce superbe monument historique au noble désintéressement de Mgr de Janson, qui avait généreusement consenti à se priver du concours d'un de ses prêtres les plus éminents afin de venir au secours de l'Eglise.

L'évêque de Nancy fut également traduit devant la justice pour son mandement du jubilé. La cour royale déclara que « les passages dénoncés constituaient les crimes et délits prévus par les articles 201 et 204 du Code pénal. Mais, eu égard aux fonctions très hautes dont l'évêque était investi, la cour décida qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre, quant à présent ».

Mgr de Janson avait été à deux doigts du bannissement pour avoir flétri les tendances dangereuses d'une jurisprudence révolutionnaire.

Mgr de Janson était légitimiste, mais légitimiste modéré. Il sut éviter les exagérations de parti. Jamais il ne se laissa entraîner trop loin par son amour pour les princes. En 1829, Charles X, revenant d'une promenade en

Alsace, s'arrêta à Nancy. La réception fut aussi grandiose qu'elle devait l'être pour un roi. Ce fut une ovation générale. L'évêque présenta ses compliments en termes très dignes.

« Sire, dit-il, j'ai l'honeur de déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de la soumission, de la fidélité et du plus entier dévouement de son clergé de Nancy. Ayant eu, en 1814, le bonheur d'entourer le digne fils de Stanislas et de saint Louis, son amour pour le Roi n'est plus un mérite, c'est le besoin de cœurs qui ont approché Votre Majesté. Mais, Sire, ce devoir facile, le clergé de mon diocèse le remplit avec une telle unanimité, une telle surabondance de sentiments, que je me vois dans l'impossibilité de savoir les exprimer. J'oserai donc en appeler à la connaissance que Votre Majesté peut avoir du cœur de son premier pasteur, et la supplier d'accepter, dans un seul, le respectueux hommage de tous. »

Ces nobles sentiments, noblement exprimés, ne cadrent guère avec ces compliments officiels manquant d'originalité, respirant la flagornerie ou le servilisme. C'est le langage d'un prince à l'adresse d'un roi.

Le 17 mai 1830, Charles X s'adressait aux évêques de France, les priant d'ordonner des prières publiques pour que les armes françaises fussent victorieuses en Algérie, où les chrétiens avaient été persécutés depuis longtemps. L'évêque de Nancy s'empressa de se rendre au vœu bien légitime de son roi. Il demanda à son peuple « ces prières plus puissantes que les engins meurtriers de la guerre, afin que cette Afrique du Nord, jadis si féconde en martyrs et en chrétiens, cette terre des Cyprien, des Augustin et des Fulgence, qui avait vu des conciles de trois cents évêques, maintenant devenue une immense ruine désolée, un repaire de pirates et de barbarie antichrétienne, redevînt ce qu'elle avait été et refleurît sous l'étendard de la croix ».

Ces prières de tout un peuple furent entendues du Dieu des armées, et deux mois plus tard le drapeau fleurdelisé flottait sur les remparts d'Alger. Le chant de triomphe fut immense, et l'Église entonna un *Te Deum* de reconnaissance. Mgr de Janson, entre autres prélats, publia, à cette occasion, un mandement qui fit du bruit. « Chrétiens fidèles, disait-il, que notre action de grâces devienne une supplication puissante! Remplissons de traits enflam-

més les carquois du Dieu de nos pères; qu'il daigne les épuiser, ces traits victorieux, non plus sur les ennemis du dehors qui se courbent sous nos drapeaux, mais au sein même de la patrie, sur les cœurs égarés ou coupables qui ne sauraient demeurer les ennemis de notre roi, sans être aussi les ennemis de Dieu, les ennemis de la gloire et du bonheur de la France! »

Avant la fin de juillet 1830, Charles X devenait un roi déchu. La faiblesse de son caractère avait donné aux ennemis de la religion et du clergé une audace incroyable. La conspiration libérale, inaugurée sous Louis XVIII, roi de faible croyance, était enfin arrivée à son but suprême, qui était la déchristianisation de la France, la persécution du clergé. Le Panthéon prit la place de l'église Sainte-Geneviève, les croix furent renversées, les églises violées par les émeutes, les biens ecclésiastiques spoliés. Les propriétés de la famille de Janson furent dévastées et le plateau du Mont-Valérien où Mgr de Janson avait fait construire une église et ériger une croix, ne fut pas davantage épargné.

« Sainte montagne, s'écrie Lacordaire, comment vous aurais-je oubliée dans mon récit?

Ne vous ai-je pas visitée quand ma jeunesse était florissante, et que la vérité commençait de se révéler à moi? N'ai-je pas connu tous vos détours? Ne me suis-je pas assis sur vos pierres pour y parler de Dieu à l'ombre brillante du soleil couchant? Et plus tard, après vous avoir vue dans vos jours de fête, je vous ai revue dans vos jours de désolation; comme un ami fidèle, qui survit à la fortune, j'ai suivi vos sentiers abandonnés, j'ai mangé à la table du vieux manoir demeurée hospitalière dans le malheur, j'ai regardé de pieuses mains enlever de votre cimetière des os précieux qu'elles n'osaient plus vous laisser. Tout était changé pour vous, hormis le cœur de ceux à qui vous avez fait du bien, et en qui vous revivez par l'immortalité de leur souvenir [1]. »

Il en avait coûté des sacrifices d'argent pour ces somptueux édifices érigés à la gloire de la religion. Les Pères de la Miséricorde avaient, à eux seuls, dépensé 368,000 francs pour des constructions dont le peuple tirait tant d'avantages spirituels. L'État s'en empara.

Mgr de Janson, voyant sa vie menacée par la tourbe révolutionnaire, crut prudent de

1. Éloge funèbre de Mgr de Forbin-Janson.

quitter son diocèse et la France. Il se réfugia à Coblentz d'abord, puis à Fribourg, en Suisse, où il séjourna plusieurs mois. Mais il ne devait pas retarder à retourner dans sa chère patrie, après avoir visité Rome et consulté le Saint Père sur son dessein d'aller en Amérique, y étudier sur place la situation des catholiques à tous les degrés de la hiérarchie, et les aider de sa parole et même de sa bourse, s'il y avait lieu.





# CHAPITRE III

L'évêque de Nancy arrive à New-York.—Mobile, Spring-Hill. — Collège acheté pour les Pères de la Miséricorde.— Retraite à la Nouvelle-Orléans.— Quatrième concile de Baltimore. — Mgr de Forbin visite Cleveland, Buffalo et Détroit.— Il remonte le Mississipi de Galena aux chutes Saint-Antoine. — Les Indiens de l'Ouest.

Lors de son récent voyage à Rome, Mgr de Forbin-Janson avait rencontré le vieil évêque de Bardstown, Mgr Flaget [1], et le jeune prélat Mgr Purcell [2], évêque de Cincinnati; il

---

1. Mgr Benoît Flaget était né à Contournat, en Auvergne, le 7 novembre 1763. Son arrivée en Amérique date de 1792. En 1810, il fut nommé évêque de Bardstown, dans le Kentucky. Il se démit en 1832, mais il dut, l'année suivante, reprendre ses anciennes fonctions.

2. Mgr Purcell fut le second évêque de Cincinnati. Il succéda, en 1834, à Mgr Edward-Dominic Fenwick.

avait auparavant lié connaissance avec des évêques du Canada et des missionnaires de la libre Amérique. Muni des instructions de Sa Sainteté Grégoire XVI, encouragé par le Père Rauzan, qui lui permit d'emmener deux Pères de la Miséricorde, notre apôtre pouvait traverser l'Atlantique avec l'espoir légitime d'être bien accueilli partout. Le 18 octobre 1839, il écrivait de New-York à son coadjuteur Mgr Menjaud, préconisé à Rome comme évêque de Joppé *in partibus*, dès le mois de mars, et sacré à Paris le 2 juin de la même année :

« Cinq heures ½ de notre soleil matinal ;
onze heures du vôtre.

« Vous avez eu, cher Timothée, pour vous et votre diocèse, mes dernières paroles et mes derniers embrassements d'Europe ; vous recevrez aussi mes premiers mots d'Amérique. Ils vous diront mon heureuse traversée, mais ne vous apprendront pas ce dont vous ne pouvez douter : c'est que pendant ces 35 jours de *ciel* et d'eau, nous ne nous sommes jamais peut-être ni mieux vus, ni mieux entretenus de ce que nous avons de plus cher au monde, nos propres âmes et

celles de nos bien aimés enfants dans le Seigneur...

« La voici donc qui s'ouvre devant moi, cette grande Amérique et son prodigieux avenir!... C'est un enfant encore, mais un enfant géant dont l'éducation bonne ou mauvaise importe à l'univers: il ne peut grandir que pour un bien ou un mal immense! Que je serais, que nous serions heureux, mon très cher, si l'un des résultats de ce voyage d'étude et d'exploration religieuse, était d'amener à sa suite quelques-uns des établissements qu'appellent de toutes parts les besoins spirituels les plus urgents de ces populations rapidement croissantes! Elles sont presque partout, me dit-on, ou délaissées ou très insuffisamment secourues, et par là même, exposées à devenir la proie de ces sectes protestantes ou autres qui se multiplient de jour en jour et offrent indépendamment de la séduction de l'argent — ce qui arrive quelquefois — la séduction plus dangereuse de ce faux zèle qui accompagne la prédication de toute erreur nouvelle...

« Nous touchions au port, nous entrions, et cette entrée est réellement magnifique. Constantinople et Naples ont bien quelque chose de plus séduisant et de plus magique; mais tant

de milliers de bâtiments de toute grandeur qui couronnent le front de cette immense cité, s'avançant en presqu'île entre deux embouchures d'une lieue de large... et pour encadrer ce magnifique et mouvant tableau, toutes ces pentes parsemées d'habitations d'architecture régulière et de maisons de campagne entourées d'ombrages variés et de vertes pelouses descendant jusqu'à la mer... Voilà l'ensemble d'un spectacle tout à la fois grandiose et gracieux, quand surtout c'est un soleil de Naples qui l'éclaire, et c'est précisément la faveur dont nous avons joui!...

« Je vais bientôt m'élancer vers le sud, vers la Nouvelle-Orléans où l'évêque [1] m'écrit qu'il m'attend pour la quinzaine qui précède Noël; d'un autre côté Mgr le coadjuteur de New-York, Mgr Hughes, fait avec moi échange de continent et me laisse tous ses pouvoirs [2]. Je reviendrai donc ici vers le carême et ferai une grande partie de la visite diocésaine... »

Mgr de Janson se dirigea donc vers la Nouvelle-Orléans ; mais rendu à Mobile,

---

1. Cet évêque était Mgr Blanc.

2. Mgr Hughes ne revint d'Europe qu'en juillet 1840.

l'évêque [1] lui offrit de prendre la direction du collège de Spring-Hill, situé à seize heures de la Nouvelle-Orléans. Après en avoir conféré avec le P. Bach, l'un de ses compagnons de voyage, Mgr de Janson résolut d'acheter ce collège pour y mettre des Pères de la Miséricorde. Et, dès le mois de décembre suivant, les Pères Saintyves, Madéore, Aubril, Paraudier, Lafort et Fabre arrivèrent à Spring-Hill et prirent la direction du collège sous les ordres du P. Bach. Mgr de Janson paya de sa bourse 35,000 francs, qui étaient le tiers du prix d'achat.

Le prélat se rendit enfin à la Nouvelle-Orléans où il donna toute la mesure de son zèle apostolique. Il y prêcha durant le carême, donna des retraites aux paroisses ainsi qu'aux communautés religieuses, fonda plusieurs associations charitables, entre autres une société de dames pour venir au secours des malades de la fièvre jaune, une association de jeunes gens, etc.

La Nouvelle-Orléans, à cette époque, était la Babylone du Nouveau-Monde. Sur 60,000

---

1. Mgr Portier, qui vint en Amérique, n'étant que diacre, avec Mgr Du Bourg.

catholiques, il n'y avait pas plus de quinze créoles qui fréquentaient les sacrements. La franc-maçonnerie enveloppait dans son réseau cette population avide de plaisirs, de luxe, et nullement soucieuse de ses intérêts spirituels. Le brave missionnaire dut lutter contre tous ces obstacles, et il obtint un beau succès, comme il l'écrivait lui-même quelque temps après.

« Près de mille à douze cents sont venus me trouver l'un après l'autre dans ma chambre et m'ont fait la promesse formelle et si consolante de ne pas attendre que le temps fût expiré pour remplir le devoir pascal... C'était vraiment un spectacle bien extraordinaire et bien nouveau pour une ville où, six semaines auparavant, des membres distingués du clergé m'assuraient qu'il n'y avait pas douze ou quinze blancs créoles qui approchassent les sacrements, de les voir en si grand nombre remplir les vastes corridors de l'ancien couvent des Ursulines [1],

1. Ce couvent avait été abandonné à l'évêque pour sa résidence, dès l'année 1822. Les Ursulines allèrent se loger dans un monastère beaucoup plus spacieux et plus convenable.

et là, s'agenouillant pour me demander ma bénédiction, baiser mon anneau et recevoir la petite médaille, et tous me promettre, plusieurs fois les larmes aux yeux, d'aller au plus tôt se confesser. S'il y avait dans le nombre beaucoup de gens de couleur, il y avait aussi des jeunes gens, d'honorables négociants et bien des pères de famille... »

Mgr de Janson quitta la Nouvelle-Orléans durant la semaine après Pâques, pour se rendre à Baltimore, où le quatrième concile provincial des Etats-Unis allait bientôt inaugurer ses assises solennelles. Il s'ouvrit le 16 mai et dura sept jours. Le prélat français fut admis aux séances avec voix délibérative. Son nom est resté parmi les illustres signataires[1] de l'adresse

1. Sur les douze évêques du concile, six étaient d'extraction française : NN. SS. Flaget, de Bardstown ; de la Hailandière, de Vincennes ; Blanc, de la Nouvelle-Orléans ; Portier, de Mobile ; Loras, de Dubuque ; et de Janson. Les autres étaient : NN. SS. Rosati, de Saint-Louis ; Purcell, de Cincinnati ; Eccleston, de Baltimore ; Miles, de Nashville ; Fenwick, de Boston ; et Kenrick, de Philadelphie. Absents : NN. SS. England, de Charleston ; Conwell, de Philadelphie ; Dubois et Hughes, de New-York ; Lefèvre, de Détroit.

synodale dans laquelle l'épicopat américain proteste contre les persécutions de la Russie envers la catholique Pologne et en particulier envers les archevêques de Cologne et de Posen.

Quelque temps après, Mgr de Janson écrivait à son coadjuteur qu'il avait refusé l'administration du diocèse de Détroit, qui comprenait le Michigan et le Wisconsin [1].

C'est alors que le prélat entreprit le voyage du Canada. Son séjour fut très court. Après avoir salué les évêques de Québec et de Montréal, il s'empressa de se rendre à Buffalo, en passant par Kingston, le lac Ontario et les chutes du Niagara.

A Buffalo, l'évêque de Nancy fut vivement touché par la rencontre de quelques-uns de ses anciens diocésains de France, isolés au milieu d'une population de langue, de coutumes et de religion étrangères. Il va sans dire qu'il leur offrit tous les secours religieux et autres que

---

1. Ce fut Mgr Pierre-Paul Lefèvre qui fut nommé. Il était auparavant missionnaire dans le diocèse de Saint-Louis.

Mgr Lefèvre était né à Roulers, Belgique, le 30 avril 1804. Après avoir étudié à Paris, il vint en Amérique et reçut la prêtrise le 17 juillet 1831. Sa consécration épiscopale eut lieu à Philadelphie, le 21 novembre 1841.

sa charité inépuisable savait trouver en pareille occurrence.

« Vous figurez-vous », écrivait-il à son coadjuteur, « le sentiment que j'ai éprouvé et causé à Buffalo, quand le hasard m'y a fait découvrir, à deux mille lieues de la patrie, une famille de mon tant regretté diocèse de Nancy, de la paroisse de Varengeville ! Que de larmes d'attendrissement ont coulé de part et d'autre! Une famille des miennes! des enfants à moi! des brebis de mon cher troupeau!. . . Dans cette excellente famille qui est demeurée chrétienne et fortement attachée à la foi, une des filles de la maison, âgée de 22 à 23 ans, m'a récité par cœur un assez long passage d'une exhortation que j'avais faite dans ce village en y ouvrant la mission. Combien n'en ai-je pas retrouvé d'autres que j'avais confirmés et fait communier? Et quels droits n'avais-je pas acquis sur eux pour toucher leurs cœurs, les fortifier dans le bien ou les y ramener? Que Dieu soit mille fois béni pour avoir daigné me faire l'instrument de ses miséricordes envers un si grand nombre de pauvres âmes délaissées au milieu des déserts! »

De Buffalo, Mgr de Janson courut à Cleveland, où il bénit une église érigée par l'abbé McLaughlin. Puis il se rendit à Détroit, traversa le lac Huron et le lac Michigan et il atteignit le Mississipi à Galena, où il eut le rare bonheur de trouver un petit bateau qui le conduisit jusqu'au pied des chutes Saint-Antoine (Minneapolis). Chemin faisant, il fit une courte halte à Dubuque, ville épiscopale de Mgr Loras [1]. Dix jours furent consacrés à remonter le cours du fleuve géant. Pénétrant dans l'intérieur du pays voisin, il vint en rapport avec des Indiens qu'il travailla à convertir. Voici ce qu'il rapporte de sa visite aux sauvages de l'ouest :

« J'ai parlé de religion avec quelques-uns de ces pauvres gens ; j'ai fait assez particulièrement la connaissance d'un de leurs chefs qui, récemment converti, amènera, probablement bientôt, toute sa tribu à la foi catholique. C'est un jeune saint d'une trentaine d'années, plein d'esprit, de jugement et de facilité pour l'étude

1. Mgr Mathias Loras, né à Lyon en 1792, consacré à Mobile, le 10 décembre 1837. Le diocèse de Dubuque comprenait tout l'Iowa et le Minnesota d'aujourd'hui.

des langues. La pureté de ses mœurs et la vivacité de sa foi sont admirables. Il n'a qu'une pensée, qu'un désir, qui est de procurer à la nation le bonheur religieux dont il jouit lui-même.

« Le Seigneur a permis, selon sa bonté accoutumée, que chacune de mes journées fût utile à sa gloire, au salut de quelque âme ; tantôt c'était quelque sauvage, homme ou femme, que recueillait notre steamer et que j'avais le temps de catéchiser ; tantôt c'était un bon missionnaire que je trouvais malade et presque abandonné, et que je pouvais confesser, soulager et consoler. Je rencontrais des populations canadiennes d'origine, entendant et parlant le français ; et parfois je pouvais en exhorter et en instruire d'autres par interprète [1]. La divine Providence disposait tout avec une si grande bonté, que je pouvais célébrer la sainte messe, non seulement les dimanches et fêtes, mais plusieurs fois la semaine au milieu de ces pays reculés. . . »

---

1. Cet interprète était le Père Félix Barbelin, jésuite, qui accompagnait l'évêque de Nancy dans son *voyage d'étude et d'exploration religieuse* dans le *Far West*. Le P. Barbelin est mort à Philadelphie, en 1869.

Mgr de Janson aimait beaucoup voyager, mais l'utile plus que l'agréable guidait ses pas, c'est-à-dire qu'il était missionnaire en même temps que touriste. Chez les sauvages, comme nous venons de le constater, il essaya d'implanter ou de revivifier la foi catholique. « Quand j'en rencontre, dit-il, qui entendent raison, je les éclaire volontiers sur la philosophie et la religion. » Partout et toujours c'est l'apostolat du bien qu'il a en vue, c'est son étoile, le but suprême de sa vie errante.

Le prélat redescendit le Mississipi jusqu'à l'embouchure de l'Ohio et il se rendit par eau jusqu'à Cincinnati. Le 16 août, il était l'hôte de Mgr Purcell.

Ce fut sa dernière étape aux États-Unis, pour cette année-là. Il devait bientôt prendre la route du Canada, et s'y livrer avec une ardeur incroyable aux travaux les plus ardus. C'est sur ce nouveau théâtre que nous le suivrons.





# CHAPITRE IV

—

Mgr de Forbin-Janson à Québec. — Son premier sermon. — La retraite de quinze jours à la Cathédrale. — Retraite chez les Ursulines. — Fondation d'une société de tempérance. — Historique de ces sociétés. — Départ de l'évêque de Nancy pour Montréal. — Missions à Terrebonne et au lac des Deux-Montagnes. — Retraite ecclésiastique à Saint-Sulpice. — Courte visite à New-York.

QUEBEC fut la première ville qui eut l'honneur et l'avantage de posséder Mgr de Forbin-Janson. Le *British America* l'y avait conduit le jeudi, 3 septembre.

Le sermon du dimanche, à la cathédrale, produisit un grand effet. L'orateur sacré conquit du coup l'admiration de son auditoire et la sympathie publique. « Le sermon de Mgr de Nancy », disait le *Canadien* du 7 septembre, « est devenu le sujet de toutes les conversations ; on en est revenu tout enthousiasmé ».

Ce n'était là que le prélude d'une retraite, pendant laquelle toute la population de la ville et des faubourgs envahit la nef de l'église paroissiale. On calcula que six mille personnes purent, malgré l'insuffisance du local, suivre les exercices d'une manière régulière.

Entre temps, Mgr de Janson donna la confirmation aux enfants du faubourg Saint-Roch, et il prêcha une retraite au monastère des Ursulines.

Cet homme était vraiment inépuisable; son zèle ne connaissait point de bornes.

Un des premiers résultats de la retraite fut la fondation d'une société de tempérance parmi les citoyens, d'après le modèle des sociétés recommandées par les évêques d'Irlande et des États-Unis. L'intempérance, cette plaie de tous les temps et de toutes les conditions, faisait alors des ravages alarmants, surtout en Irlande et en Angleterre. Il était à propos de grouper les personnes de bonne volonté pour travailler à détruire ce fléau ou du moins à en amortir les coups.

Vers l'année 1835, un prêtre irlandais, le Père Mathew. conçut le projet, bien vaste mais aussi bien patriotique, de former de l'Irlande entière une société sous le titre de Société de

tempérance, laquelle devait combattre l'abus et même l'usage des liqueurs enivrantes. Les succès du prêtre furent lents à se produire. Pendant les trois ou quatre premières années de sa croisade, il ne réussit qu'à faire de rares prosélytes. Mais, en 1839, par un revirement d'opinion confinant au prodige, les Irlandais s'enrôlèrent par millions sous la bannière de la tempérance. Aussi vit-on immédiatement disparaître, ou à peu près, les crimes qui naguère désolaient le cœur des Irlandais tempérants. O'Connell ne craignit pas alors d'affirmer qu'il se commettait moins d'infractions graves à la morale et à la loi dans toute l'Irlande que dans une seule grande ville d'Angleterre.

Certains esprits ne virent d'abord dans l'œuvre du Père Mathieu qu'une des nombreuses éclosions du protestantisme, et se tinrent sur la réserve. D'autres, n'apercevant qu'une organisation matérielle, étrangère à l'esprit de l'Eglise, ne pouvaient augurer des résultats bien consolants pour la morale.

Tout le monde comprit bientôt que l'œuvre était bonne de sa nature, et excellente dans ses effets.

Quatorze évêques américains déclarèrent que la société de tempérance portait en elle-même

un moyen puissant que le ciel donnait à la terre pour détruire les maux du peuple, et ils invitèrent leur clergé à s'en faire les zélateurs. Evidemment la Providence, qui sait appliquer les remèdes convenables aux grands fléaux qui, de temps à autre, viennent tourmenter les sociétés, sut inspirer à tous les hommes bien pensants l'idée qu'il fallait soutenir une œuvre dont les fruits étaient si doux et si consolants.

Le Souverain Pontife lui-même lui donna une solennelle approbation dans les honneurs qu'il conféra au Père Mathew.

Fort de toutes ces recommandations et inspiré par son zèle brûlant pour le bonheur des Canadiens-Français, qui, eux aussi, avaient bien des fautes d'intempérance à se faire pardonner, Mgr de Janson arbora l'étendard du Père Mathew sur la vieille citadelle de Québec. Un comité de citoyens se forma, le 26 septembre [1] ; l'on dressa des règlements, d'après les principes posés ailleurs. On enrôlait deux catégories de sociétaires : les partisans de l'abstinence totale et ceux de l'abstinence partielle.

---

1. Les officiers furent : président, M. l'abbé Baillargeon, curé de Québec ; vice-présidents ; M. l'abbé A. Parant et le juge Panet ; trésorier : Louis Massue ; secrétaires : Thomas Amiot et A.-B. Sirois.

L'année suivante, à pareille date, 2570 citoyens de Québec étaient inscrits à divers titres sur la liste des membres de la société. Ce résultat consolant était dû, sans aucun doute, à l'initiative de Mgr de Janson, mais aussi à la sage direction du curé de Québec et au bon exemple donné par les premiers citoyens.

L'œuvre des sociétés de tempérance se répandit en Canada comme une traînée de poudre, et on la vit prospérer longtemps à la voix de plusieurs prêtres canadiens qui, armés de la croix, parcoururent les villes et les campagnes, prêchant la croisade avec des accents remplis des plus beaux sentiments religieux et patriotiques. La génération actuelle n'a pas oublié les sermons éloquents des Quertier, des Mailloux et — souvenir douloureux à rappeler — des Chiniquy. Leur œuvre de régénération sociale dure encore, glorieuse en beaucoup de paroisses.

Avant que de se séparer de Mgr de Janson, les citoyens de Québec voulurent lui exprimer leur reconnaissance. Le lundi, 28 septembre, les marguilliers et les notables se rendirent au séminaire où les attendait le prélat. Une adresse lui fut présentée [1]. Dans sa réponse, toute

1. Voir cette adresse en appendice, Pièce D.

d'improvisation, l'évêque loue la fermeté des principes religieux chez le peuple canadien, la vivacité de sa foi, qui distingue entre tous les peuples du monde les enfants de la Nouvelle France. En terminant, il appelle les bénédictions d'en haut sur les habitants d'une ville dont il se séparera avec regret et en emportant d'eux un éternel souvenir.

Mgr de Janson partit pour Montréal le 30 septembre. Il devait revenir à Québec, un an plus tard, pour y prêcher la retraite ecclésiastique.

Le 2 octobre, il était à Montréal, où Mgr Bourget venait de succéder à Mgr Lartigue, dont il avait été le coadjuteur, après avoir rempli les fonctions de secrétaire.

Le programme suivant fut arrêté entre les deux prélats : Mgr de Janson commencerait par prêcher des retraites dans les environs de Montréal, puis viendraient celles du clergé et du séminaire. Enfin, il y aurait, pour toute la ville, une retraite de quarante jours.

L'évêque français ouvrit le feu à Terrebonne. Ici les démonstrations religieuses portèrent un cachet tout particulier de grandeur. L'érection d'une croix en fournit l'occasion. Cinq ou six paroisses accoururent assister à ce

spectacle nouveau. L'affluence fut telle, qu'on ne put facilement nourrir cette foule, avide d'entendre la parole d'un homme dont la renommée comme orateur volait de bouche en bouche, jusque dans la plus humble chaumière. La journée était magnifique, et le prédicateur se surpassa.

A deux heures de l'après-midi, les cloches annoncent le départ de la procession pour le lieu où doit se faire la cérémonie de la plantation. Une bannière franchit le seuil de l'église paroissiale. Un chœur nombreux de jeunes filles la suit en chantant des hymnes sacrés, qui sont l'expression de vœux purs comme leurs âmes. Un défilé de femmes, deux par deux, couvre bientôt un espace de douze arpents.

Puis apparaît l'arbre du salut, la croix, à demi couchée sur un brancard que portent des citoyens en costume militaire. Douze compagnies, de trente hommes chacune, escortent le trophée de la religion.

Enfin marche le clergé, environnant le prélat revêtu de ses ornements pontificaux. Un corps de musique fait alterner ses accords joyeux avec les chants des choristes, qu'interrompent de temps à autre les cris de *Vive la Croix !*

répétés par les 360 soldats de cette armée du Christ. On eût cru marcher à la suite de Constantin, lors du triomphe de la primitive Eglise !

La foule ferme le cortège.

Bientôt la croix aux reflets dorés s'élève éblouissante au sommet d'une colonne ionienne de vingt-quatre pieds de hauteur. Les vivats recommencent plus vigoureux que jamais.

Alors Mgr de Janson apparaît sur une estrade, et dominant cette foule immense, il l'invite à faire silence par un geste de sa main. Il va parler. Il parle en effet avec un feu tel, que jamais population ne fut tenue sous le charme comme ce jour-là. Sa péroraison fut un triomphe complet.

Le lendemain de cette grande fête de la religion — 4 octobre — Mgr de Janson, obtempérant aux vœux des missionnaires des sauvages résidant sur les bords du lac des Deux-Montagnes, vola où son cœur d'apôtre l'appelait instinctivement. Il y avait là des sauvages à visiter et peut-être des conversions à opérer ! Quarante voitures escortent le prélat, et trente-deux cavaliers lui forment comme un corps de garde sur un parcours de six lieues.

Les missionnaires ont tout préparé d'avance

pour que la cérémonie impressionne la population. Le programme veut que l'on fasse un pèlerinage jusqu'au calvaire que l'on peut voir à une lieue de l'église. La foule se met en marche, les Indiens avec leurs costumes bigarrés, les femmes portant leurs enfant sur leurs épaules. Tous récitent le chapelet. On le récite en quatre langues : le clergé en latin, les Canadiens en français, et les sauvages en iroquois et en algonquin. Avec les prières alternent les chants sacrés.

Mgr de Janson adressa la parole aux sauvages. Deux missionnaires traduisaient son discours alternativement dans les langues comprises par les Iroquois et les Nipissings. Ceux-ci écoutèrent la parole du *Gardien de la religion* avec une expression d'ébahissement qui se lisait facilement sur leur traits. On voyait que leurs cœurs étaient remués par les exhortations touchantes de l'orateur.

Comme couronnement de la fête, les Indiens exprimèrent leur reconnaissance à Mgr de Janson par une adresse, qui fut lue par l'un des chefs nipissings [1].

Tous ces détails sembleront peut-être super-

---

1. Voir cette adresse en appendice, Pièce E.

flus. Aussi notre intention eût été de les supprimer, car ces missions se ressemblent toutes plus ou moins, surtout lorsqu'on les considère à cinquante ans d'intervalle. Cependant nous avons préféré les faire connaître, afin qu'on en saisisse mieux le caractère particulier, ainsi que le mode propre au grand missionnaire français pour parvenir plus sûrement au cœur du peuple. Lui-même a décrit la pompe de ces fêtes religieuses.

« C'était en Canada, dit-il, c'était là qu'il fallait voir les vrais prodiges de la grâce divine dans la conversion de milliers et de milliers d'âmes. Quinze, vingt et quelque fois trente-six confesseurs occupés jour et nuit pendant des semaines entières; chaque jour, huit ou neuf cents communions, et des larmes d'attendrissement tellement abondantes que la terre en était mouillée. Il n'y avait plus de place dans les petites villes et bourgades pour loger les hommes et les chevaux. Les vaches étaient retirées de leurs étables pour augmenter le nombre des gîtes. On les couvrait de peaux afin de les garantir d'un froid de 20 à 28 degrés Réaumur.

« Quand tout le monde est entassé dans nos

églises, on voit encore se presser au dehors de huit à douze cents fidèles, qui assiègent la porte, qui montent sur des tas de neige par pelotons de soixante ou quatre-vingts pour atteindre le niveau des fenêtres et entendre de cette manière les instructions faites à l'intérieur, et tout cela par un froid capable de figer le sang dans les veines. Quelquefois cent à cent-vingt voitures venaient à ma rencontre, ou me reconduisaient en glissant sur la neige. J'ai envoyé à Paris des adresses sur parchemin de vingt-cinq pieds de long sur deux de large, et couvertes de trois à quatre mille signatures. »

Mgr de Janson, comme il avait été convenu, prêcha la retraite aux prêtres du diocèse et aux ecclésiastiques du séminaire de Saint-Sulpice. Le théâtre était moins vaste, cette fois, mais il appartenait bien à l'évêque de guider par ses conseils paternels cet essaim de jeunes lévites que le divin Pasteur destinait à devenir la portion la plus noble de son troupeau. L'évêque de Nancy avait été l'élève de M. Émery, et ce souvenir l'avait porté naturellement à se faire l'ami des Sulpiciens. Deux, entre autres, lui prodiguèrent leur sympathie : ce furent M.

Quiblier [1], supérieur du séminaire, et M. l'abbé comte Armand de Charbonnel, qui devait porter la mître de Toronto et la remplacer par le froc des Franciscains [2].

Mgr de Janson devait rencontrer bientôt un autre Sulpicien, Mgr Du Bois, alors évêque titulaire de New-York, vieillard que cinquante ans de service en Amérique avaient forcé de se choisir un coadjuteur [3]. C'était Mgr Hughes, qui avait été consacré le 7 janvier 1838. A son départ de New-York, l'automne précédent, Mgr de Janson s'était engagé à revenir aussitôt que Mgr Hughes serait de retour d'Europe [4]. Les

---

1. M. Quiblier quitta le Canada en 1848, pour Londres où il fonda la paroisse de Norwood, à quelques milles au sud de la capitale. Il fonda, en outre, l'église et la paroisse de Sainte-Anne, dans le faubourg de Spitalfield, à l'est de Londres. M. Quiblier est mort le 17 septembre 1852.

2. L'abbé de Charbonnel était en Canada depuis 1839. Il fut sacré évêque par Pie IX, le 26 mai 1850, et il prit le gouvernement du diocèse de Toronto qu'il conserva jusqu'au 29 avril 1860. Démissionna pour entrer chez les Capucins de Lyon. Il est mort le 21 mars 1891.

3. Mgr Du Bois est mort le 20 décembre 1842.

4. Mgr Hughes se rendit à Paris, puis à Rome, où il exposa aux yeux du Saint-Père la situation de son diocèse. De là, il passa à Vienne, parla devant la Société Léopoldine, qui lui fit une jolie bourse pour son futur collège.

deux prélats avaient ensemble formé des projets grandioses dont l'Église new-yorkaise devait profiter. Ayant appris que son ami de la veille était de retour, Mgr de Janson abandonna ses missions canadiennes pour voler à sa rencontre.

La lettre suivante, adressée au P. Rauzan, le 1er décembre 1841, nous indique en quoi consistaient ces plans si amoureusement caressés.

« Très cher supérieur et vieil ami,

. . .« Le Paris, ou plutôt le Londres du Nouveau-Monde, c'est New-York. 330,000 habitants d'une part, et 60,000 en deux villes qui se touchent [1], sans parler de 25,000 éparpillés en villages et bourgades à très petites distances, avec un commerce, une population et une prospérité toujours croissants, voilà ce qu'il nous faut occuper pour avoir la première clef de l'Amérique du nord. . . Il faut donc avoir New-York, et la Providence semble nous l'avoir réservé. Quand Mgr Hughes partit l'an

Retourné à Paris, il engagea les Dames du Sacré-Cœur à fonder une académie à New-York. Enfin, après avoir visité Londres et l'Irlande il arriva à New-York, le 18 juillet 1840.

1. Brooklyn et Jersey City.

dernier, il me confia qu'il essaierait d'avoir les Jésuites [1], mais ils venaient de se décider à fonder un nouvel établissement à Cincinnati; ils ont donc refusé. Les Dames du Sacré-Cœur vont commencer, ce printemps, un établissement pour les jeunes personnes [2] ; mais pour les garçons, il n'y a rien que des pensions fort chères, où ils apprennent à mépriser leurs parents et à rogner chaque jour leur très légère dépendance.

« Les Américains commencent à comprendre le vice d'une telle éducation. Un assez grand nombre de protestants recherchent nos collèges de Baltimore [3] et de Georgetown [4]. En tout

---

1. Le collège que Mgr Hughes aurait voulu mettre entre les mains des Jésuites, s'ouvrit à l'automne de 1841. Les Jésuites en prirent la direction en septembre 1846.

2. Les Dames du Sacré-Cœur arrivèrent en mai 1841, avec, comme supérieure, Madame Elizabeth Galitzin, fille du Prince Alexis Galitzin. Elle s'était convertie à l'âge de vingt ans, et à l'âge de trente et un ans elle entrait au noviciat du Sacré-Cœur. Cette religieuse distinguée est morte de la fièvre jaune, en Louisiane, le 8 décembre 1843.

3. Le collège de Ste-Marie, à Baltimore, reçut sa charte de la législature du Maryland, en janvier 1805. Il existait depuis peu de temps.

4. Le collège de Georgetown, ouvert en 1791, n'eut qu'en 1796, un sulpicien pour supérieur. C'était l'abbé Du Bourg. En 1808, les Sulpiciens y avaient un noviciat.

cas, 80,000 irlandais ou natifs, et 20,000 Français ne suffiraient-ils pas pour assurer la prospérité d'un collège? Mgr Hughes nous favorisera de tout son pouvoir. Le grand séminaire qu'il vient d'entreprendre à cinq lieues de New-York, au Mont-des-Rosiers [3], colline délicieuse avec 106 arpents de prés et de bonnes terres. . . il vous l'offre pour établir un collège. . . Il ne faudrait que de bons professeurs et quelques prédicateurs un peu distingués, prêchant dans notre église française, pour fonder une réputation colossale (pour le collège) et faire un bien très considérable dans toute l'Amérique, car, je le répète, l'influence de New-York est incalculable. Baltimore était moins important, et cependant les Sulpiciens y ayant fondé les premiers leur beau collège, jamais les protestants n'ont pu rivaliser ni soutenir la concurrence. . .

« Tournez donc vos regards vers New-York, mon bien cher ami, avant que le premier pasteur nous soit enlevé. Ayez encore, si vous le pouvez et voulez, le collège de South Bend; il

3. C'est à cet endroit, dit *Rose Hill*, à Fordham, que les Jésuites ont aujourd'hui un collège très florissant. Mgr Hughes paya $30,000 pour l'achat du terrain.

sera bien suffisamment fourni d'élèves, et puis enfin hâtez-vous d'accepter la facile et fructueuse mission du Canada. Huit cent mille catholiques vous devront de conserver leur foi bretonne et vendéenne. Ce sera un repos de cœur pour nos missions. Une jolie maison leur est déjà préparée ; vous aurez trois ou quatre bons sujets qui viendront tout aussitôt se grouper autour de celui que vous enverriez comme chef et qui n'aurait besoin que de deux ou trois compagnons... Croyez-moi, je vous le dis devant Dieu, je ne crois pas que, nulle part, notre Société puisse opérer un bien aussi vaste et aussi durable. Je vous prie de réfléchir mûrement sur ces propositions dont vous avez maintenant l'ensemble sous les yeux. Veuillez ensuite m'écrire et me faire écrire le résultat de vos conseils de famille. Je suis disposé à ajouter de nouveaux et considérables sacrifices à l'affermissement et à la pleine exécution de ces projets que je crois inspirés de Dieu.

« Veuillez me répondre à Montréal, au grand séminaire. Je crois m'y rendre dès ce soir, et commencer bientôt la grande retraite pour laquelle j'aurais tant désiré quelqu'un de nos vieux frères d'armes. Je reviendrai prêcher ici le carême... Je vous embrasse de tout mon

cœur, vous, les vieux et les jeunes amis. Soyons toujours tout au Seigneur par Marie ! »

Comme il le disait dans sa lettre, Mgr de Janson se hâta de se rendre à Montréal, afin de commencer cette grande et importante retraite qui devait surpasser en bons résultats tout ce qui s'était fait jusque-là à Montréal.





# CHAPITRE V

—

Mgr de Janson retourne à Montréal. — Un bain glacé. — Mgr Bourget. — Une retraite de quarante jours. — Les Irlandais. — Clôture des exercices et installation d'un chapitre. — Le 21 janvier. — Éloge du prélat français dans la presse.

DANS son mandement du 12 décembre 1840, Mgr Bourget, de sainte mémoire, disait : « Nous vous annonçons que les exercices spirituels de la retraite générale commenceront dans l'église paroissiale de cette ville, le treize du présent mois. Elle sera présidée par l'illustrissime et révérendissime comte de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, à qui nous voulons qu'on rende, dans toute l'étendue de notre diocèse, les mêmes honneurs qu'à nous, tant qu'il y résidera. »

L'évêque de Nancy était arrivé à Montréal cinq jours avant la publication de ce mandement. On était déjà en plein hiver : les glaces

s'étaient amoncelées le long des rives du fleuve, rendant plus difficile l'abordage des chaloupes. En ces temps-là il fallait, pour le voyageur venant du sud, traverser le fleuve en canot. L'évêque dut faire comme les autres, et l'embarcation s'arrêta à quelque distance du rivage, à cause des blocs de glace qui l'empêchaient d'atteindre la prochaine jetée. Trompé par la réverbération de la lune qui donnait à la glace une apparence solide, le prélat s'avançait hardiment vers la terre ferme, lorsque tout-à-coup il plonge jusqu'à la taille dans la fissure béante qui s'est produite sous ses pieds. L'accident ne l'effraie point ; au contraire, prenant son élan, il s'accroche à un glaçon mobile, et le courant aidant, il saisit bientôt un bout de corde qu'il aperçoit suspendu au flanc d'un radeau. Ce fut l'affaire d'une minute que ce sauvetage quasi miraculeux, et sans la présence d'esprit du naufragé, ou plutôt sans la protection spéciale de la Providence, nous aurions eu à déplorer la mort prématurée de l'une des gloires de l'épiscopat français [1].

---

1. Mgr de Janson avait failli périr, le 5 juin précédent, dans les eaux du lac Erié, lors d'une tempête épouvantable qui avait assailli le bateau qui le transportait de Buffalo à Cleveland.

La santé du prélat ne souffrit pas de ce bain forcé. On aurait pu croire, en effet, qu'un accident de cette nature porterait un coup terrible et même fatal à la constitution du missionnaire déjà débilité par des travaux épuisants; mais, le lendemain, il parut dans la chaire de Notre-Dame, comme si rien n'eût été. Toute la ville poussa un soupir de soulagement.

Ce jour-là, 13 décembre — c'était un dimanche—Mgr de Janson inaugura une retraite qui devait durer quarante jours, c'est-à-dire jusqu'au 21 janvier. Combien de fois, durant cet intervalle, escalada-t-il les degrés de la chaire? Nous ne le saurions dire avec précision, mais il est certain qu'il prêcha jusqu'à deux fois et même trois fois par jour. Entre temps, il entendait les confessions, se prêtait avec la meilleure grâce du monde aux entrevues que sollicitaient les malades, les infirmes, les nécessiteux, les âmes troublées par des peines spirituelles. Le zélé missionnaire ne se contentait pas d'évangéliser les foules qui encombraient les nefs de la cathédrale. Souvent on le vit franchir les portes des couvents, des hôpitaux, des prisons, où tous, laïques, reli-

gieux ou religieuses, l'accueillaient comme l'envoyé de la Providence.

Le dimanche qui suivit la fête de Noël, il adressait la parole aux Irlandais dans sa langue maternelle. Le curé [1] traduisait du haut de la chaire, phrase par phrase, ce que le prélat disait du pied de l'autel. Plusieurs centaines de protestants, attirés par la curiosité plutôt que par la grâce, assistaient à cette réunion, et l'on assure que plusieurs d'entre eux se retirèrent sinon convertis, du moins fortement ébranlés dans leurs croyances.

La réputation d'orateur, qui avait devancé l'évêque de Nancy, ne fit que s'accroître à la suite de ses sermons, dont les résultats ne furent pas lents à se produire. « Considéré comme orateur » disait un journal du temps, « il nous paraît posséder à un degré éminent la triple puissance du pathétique, de la logique et de l'enthousiasme, ce qui, joint à une phraséologie naturelle et intarissable, doit placer bien haut cet illustre prélat sur la liste des prédicateurs. »

Ses sermons roulaient sur des sujets comme ceux-ci : le péché, la mort, le jugement parti-

---

1. M. Phelan, devenu plus tard évêque de Kingston.

culier, le jugement général, la confession, la miséricorde divine, le délai de la conversion, l'intempérance, l'enfer, l'excellence du christianisme, la passion, le purgatoire, la divinité de Jésus-Christ, la croix, etc. Ce sont là les sujets ordinaires d'une retraite, mais l'illustre prédicateur les traitait avec des aperçus si nouveaux, avec une onction si persuasive, que personne ne s'en retournait sans être profondément ému. Aussi que de conversions éclatantes durant ces jours de grâces ! que d'âmes indifférentes jusque-là sont devenues ferventes et agréables à Dieu ! Les plus grands pécheurs réparaient leurs scandales ; les ennemis se réconciliaient ; les restitutions les moins attendues se faisaient ; les tribunaux de la pénitence ne vidaient point ; la table sainte était chaque jour entourée de milliers de communiants. Tous ces pécheurs convertis, toutes ces âmes sauvées par cette prédication, quelle belle couronne pour Mgr de Janson !

En 1835, le clergé du district de Montréal avait adressé une supplique au Souverain Pontife pour demander l'érection d'un évêché à Montréal, et Mgr Lartigue avait, la même année, sollicité de la Propagande l'établissement d'un chapitre suivant la discipline et les

usages de l'Eglise. Grégoire XVI, alors glorieusement régnant, se rendit aux vœux du prélat. Mais celui-ci mourut avant d'avoir pu désigner les chanoines qui devaient l'aider dans le gouvernement de son vaste diocèse [1]. Mgr Bourget [2], son successeur, venait de choisir les membres de ce chapitre. Les chanoines titulaires étaient : MM. A. Manseau, V. G., H. Hudon [3], J.-C. Prince [4], A.-F. Truteau, E. Lavoie et J.-O. Paré. Mgr Bourget avait nommé chanoines honoraires tous ses grands-vicaires : MM. Quiblier, curé de Montréal, Viau, du séminaire de Saint - Sulpice, F. Demers, curé de Saint-Denis de Richelieu, P. Archambault, curé de Vaudreuil et J.-Z. Caron, curé de Beauharnais.

Le 21 janvier — jour de la clôture de la retraite — marquait un anniversaire mémorable. Ce fut le 21 janvier que Mgr Lartigue s'asseyait pour la première fois sur le trône

---

1. Mgr Lartigue mourut le 19 avril 1840, le jour de Pâques, à l'âge de 62 ans 9 mois et 29 jours. Il avait été consacré par Mgr Plessis, le 21 janvier 1821.

2. Mgr Bourget prit le titre d'évêque de Montréal, le 23 avril, quatre jours après la mort de Mgr Lartigue.

3. Premier chanoine honoraire du chapitre de Chartres.

4. Premier évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe.

épiscopal. Quelqu'un lui ayant fait observer que ce jour-là avait été bien malheureux pour la France, puisqu'il coïncidait avec la décapitation de Louis XVI : « Eh bien ! » répondit le nouveau consacré, « j'espère en faire un jour heureux pour mon pays. » Mgr Lartigue ne pouvait alors prévoir que l'érection du chapitre si ardemment désirée se ferait le 21 janvier. Voilà, en effet, que ce jour-là même, le chapitre de Montréal est installé, comme Mgr Lartigue l'avait demandé au ciel avant de mourir ; et, qui plus est, par un prélat français, le primat de l'église lorraine, le fondateur des missions françaises.

La cérémonie de la clôture eut lieu dans l'après-midi. Dix mille personnes remplissaient le temple sacré. Cent prêtres étaient près de leur évêque vénéré, l'entourant de leur filiale sollicitude. Mgr de Janson fit son entrée au chœur au milieu de ce majestueux apparat que l'Église sait revêtir en ses jours de réjouissances.

Un avocat de Montréal, M. Charles Mondelet, s'avança et adressa au prédicateur les félicitations et les remerciements des citoyens [1].

---

1. Voir en appendice Pièce F.

Puis, M. Quiblier, au nom du clergé, renouvela, du haut de la chaire, ces protestations de gratitude. Mgr de Janson répondit aux deux adresses en des termes qui ne s'oublieront jamais.

L'écrivain des *Mélanges Religieux* disait, à l'occasion de ce jour remarquable :

« Le 21 janvier 1841 ne s'effacera pas facilement de la mémoire des habitants de Montréal. La cérémonie imposante qui a marqué ce jour, a fait une impression trop vive, pour que le souvenir n'en soit pas conservé. La paroisse en masse s'est portée à l'église, et l'on a vu avec admiration tous les rangs et toutes les conditions se confondre et ne rivaliser que dans l'empressement que chacun mettait à prendre rang dans l'immense procession qui s'est rendue au temple... Monseigneur montant en chaire, s'est livré avec tout son talent à développer toutes les richesses et toutes les beautés de cette grande pensée : « Le ciel est à nous, si nous « pensons au ciel. » Il a aussi fait ressortir les traits les plus beaux et les plus consolants d'un tableau magnifique qu'il a déroulé et esquissé en le précédant de ces paroles : « Ce « jour est un jour d'allégresse. » Ce discours

a été, sans contredit, un des plus brillants que nous ayons entendus, et fait le plus grand honneur au digne prélat. »

Dix-sept mille personnes s'approchèrent de la sainte table pendant ces jours de grâces, et douze cents enfants reçurent le sacrement de confirmation.

La reconnaissance des Montréalais se traduisit de bien des manières. La presse regorgea de louanges à l'adresse du grand orateur sacré; la poésie unit sa voix à la prose pour chanter le nom de cet envoyé de Dieu. Trois pièces de vers de longue haleine se firent jour dans les colonnes des *Mélanges*. Détachons en quelques extraits [1].

O toi qui voulus bien des rives de la Seine
Venir régénérer cette plage lointaine,
En façonnant nos cœurs à toutes les vertus,
Daigne, illustre Prélat, accueillir les tributs
Que tes nombreux bienfaits, ton zèle apostolique
Imposent tour à tour à tout cœur catholique.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . .Qui peut résister aux ardeurs qui t'embrasent?
Tes foudres d'éloquence attèrent, nous écrasent,

---

1. Extrait d'une pièce parue dans les *Mêlanges Religieux* du 22 janvier 1841. Voir en appendice Pièces G. et H.

Le profane imagine, en son illusion,
Entendre Démosthène, écouter Cicéron.

.................................................

...Qui sait mieux que toi de la religion
Nous peindre les grandeurs, nous faire aimer le nom?
Retracer ses bienfaits, sa bénigne influence
Sur la société, morte sans sa présence?
Qui sait mieux foudroyer le vice et ses horreurs,
Dompter les passions qui déchirent les cœurs?
Ton zèle, tes talents assuraient tes succès.
Jouis de ton triomphe et goûte tes bienfaits.

.................................................

...Que ferons-nous donc aussi pour reconnaître
Tes bienfaits, le bonheur que surent faire naître
Au sein de nos foyers, plus encore dans nos cœurs,
Tes efforts triomphants et régénérateurs?
Viendrons-nous sur tes pas prodiguer les couronnes?
Tu n'en demandes pas quand c'est toi qui les donnes...
Non! il te faut des prix moins fragiles, plus beaux,
Pour immortaliser tes glorieux travaux.
Le seul laurier qui puisse attester ta victoire,
Le monument qu'on doit ériger à ta gloire
Devra se retrouver au fond de tous les cœurs,
Si la persévérance atteste tes labeurs...
A la persévérance, oui, nous serons fidèles!
Nos promesses, tu sais, ont été solennelles,
Dans cet auguste temple où ta puissante voix
Accueillit nos serments et nos vœux à la fois.
Les fruits de tes travaux seraient-ils donc stériles?
Serions-nous apostats?... à la grâce indociles?
Non! non! ton souvenir sera le bouclier
Qui nous protégera, qui nous fera marcher,
Comme de preux soldats, au sentier de la gloire,
Où la persévérance a placé la victoire.



# CHAPITRE VI

Retraite aux Trois-Rivières. — Le carême à New-York.— L'église de Saint-Vincent-de-Paul. — Mgr de Janson retourne au Canada. — Missions autour de Montréal. — Excursion chez les Acadiens des Provinces Maritimes. — Le monument de tempérance de Beauport. — Grande démonstration.

Après avoir distribué le pain de la prédication dans quelques-unes des paroisses de Montréal et de ses environs, l'évêque de Nancy se rendit à l'appel des citoyens des Trois-Rivières et de leur curé, M. l'abbé Cooke, qui, plus tard, devint leur évêque. La retraite, promise depuis six mois, devait durer cinq semaines, — du 1er février au 7 mars. Outre les sermons de la retraite, Monseigneur prêcha quatre fois au monastère des Ursulines et une

fois pour les ouvriers des forges du Saint-Maurice.

L'affluence à l'église de la paroisse fut énorme; tellement que, du chœur l'on ne pouvait distinguer ni les bancs, ni les allées, ni même le balustre. Si le clergé n'eût été présent pour en imposer à la foule, celle-ci se serait portée jusque sur les gradins du maître-autel. De pauvres gens, venus de loin, passaient tout le jour dans l'église, afin de conserver leur place pour l'exércice du soir. On voyait là des personnes de Nicolet, de Saint-Grégoire, de Champlain, de la Baie du Febvre, de Saint-François du Lac, du Cap de la Madeleine, etc. La ville regorgeait d'étrangers. Il fallut convertir en hôtelleries presque toutes les résidences. Les protestants eux-mêmes ouvrirent leurs maisons pour donner l'hospitalité à cette foule débordante. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait été témoin d'un pareil spectacle.

Mais, au presbytère, c'était bien autre chose. Les avenues étaient remplies, du matin au soir, d'aveugles, de sourds-muets, d'infirmes, qui sollicitaient une audience de Mgr de Nancy. Ils auraient été si heureux de toucher le bord de sa robe ! Quelle foi chez ce peuple de

croyants! L'évêque se prêtait de bonne grâce à ces démonstrations touchantes; il consolait les uns, conseillait les autres, répondant de son mieux à toutes les infortunes. Ses paroles étaient ordinairement accompagnées d'un petit cadeau: c'étaient des images, des médailles et des chapelets. Personne ne se retirait les mains vides.

Après le départ du prélat — 12 mars — un citoyen des Trois-Rivières écrivait à Québec: « Mgr de Forbin-Janson laisse ici des souvenirs éternels; toutes les bouches parlent de lui, tous les cœurs sont pour lui; son nom passera aux générations futures. Ses sermons se répèteront longtemps dans les familles et continueront à prouver la gloire de Dieu, unique objet de ses désirs, de ses travaux et de ses voyages si longs et si pénibles. »

Le même jour, 10,000 hommes s'enrôlèrent dans la Société de tempérance, dont la fondation remontait à quelques jours seulement.

Mgr de Janson quitta de nouveau le Canada pour New-York, où l'appelaient de leurs vœux les plus ardents les Français réfugiés dans la grande cité. Ces pauvres exilés désiraient une église, à eux, et ils comptaient sur l'encouragement et même les secours matériels de cet

évêque dont tout le monde se plaisait à vanter l'extrême charité. Du reste Mgr Hughes donnait un cordial encouragement à cette entreprise, toute difficile qu'elle pouvait paraître.

Une assemblée eut lieu, Mgr de Janson y assistait. Il fut décidé, séance tenante, d'acheter un terrain sur la rue Canal. Le prélat avait généreusement consenti à prêter à ses compatriotes la somme de 30,000 francs pour construire une église.

Telle fut l'origine de l'église de Saint-Vincent-de-Paul, à New-York. Elle coûta $38,000. La première pierre en fut posée, le 11 octobre 1841, par M. de la Forêt, consul général de France; la dédicace eut lieu le 21 août 1842.

Les 30,000 francs ne furent jamais remboursés. Le vénérable prêteur se dénantit de tous ses titres en faveur de l'évêque de New-York.

Cette courte mais fructueuse visite aux États-Unis terminée, Mgr de Janson retourna au Canada où il y avait encore ample moisson à recueillir. En route il s'arrêta à Albany et à Troy.

A Saint-Athanase, comté d'Iberville, il parla

en plein air. Ici laissons la parole au Père Labbé qui l'accompagnait :

« A ces fatigues de l'apôtre ajoutons la visite des malades. Il en venait des cinquantaines chaque jour, implorant sa bénédiction et ses prières. Pour ces chers membres de l'Eglise il disait chaque matin la messe, et me faisait réciter en chaire cinq *Pater* et cinq *Ave* pour ceux qui l'avaient sollicité de prier en leur faveur, trouvant ainsi le moyen de faire honneur à la piété des fidèles des guérisons extraordinaires qui avaient eu lieu. En effet, quoi qu'en disent nos philosophes, j'ai vu à Sorel une femme aveugle guérie, et un enfant protestant également guéri. J'ai vu une sauvagesse, malade d'une maladie incurable, guérie aussi ; et les gens de la tribu venus de plusieurs lieues pour remercier leur bienfaiteur. M. Durocher, curé de Saint-Athanase, m'a dit qu'une jeune fille avait été guérie de cécité : à l'Acadie, plusieurs personnes se sont trouvées mieux ; un enfant de cinq ans a reçu assez de force pour marcher, ce qu'il n'avait jamais fait. Je ne finirais pas, si je racontais tout ce qu'il y a eu de surprenant dans ces missions. . .»

Le jour même qu'il prêcha à Saint-Athanase, 9 juin, il ouvrit une retraite à l'Acadie. Trois

jours après, il en ouvre une autre à Chambly. Le 21 juin, il prêche à Saint-Pierre de Sorel. Il consacre tout le mois de juillet aux paroisses de Vaudreuil, de Rigaud, de Saint-André, de Saint-Ours, de Maskinongé et de la Rivière-du-Loup. Ce ne sont partout qu'ovations. Les chemins sont bordés de petits arbres (balises), enlevés à la forêt. Dans les villages des arcs de triomphe sont érigés en son honneur. Partout règne un enthousiasme tel qu'il ne s'en est jamais vu. S'il se transporte d'une paroisse à une autre, une cavalcade lui bat la marche, et des centaines de voitures lui font escorte. Avait-on jamais été témoin d'un pareil triomphe ?

Mgr de Janson consacra les premiers jours d'août à prêcher une mission à Sainte-Marie de la Beauce. Il avait antérieurement visité la ville des Trois-Rivières où il confirma 150 enfants. Un sermon, prononcé dans le cimetière, à cause de la trop grande foule qui désirait l'entendre, acheva de lui conquérir la reconnaissance d'une population déjà si bien disposée par la retraite de l'hiver précédent.

L'apôtre quitta encore une fois Québec pour ne revenir qu'au commencement de septembre. Il existe dans les parages du golfe Saint-

Laurent et dans les provinces anglaises du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du Prince-Edouard, un petit peuple, d'origine française, que la Providence a conservé intact, malgré les nombreuses persécutions qu'il a souffertes : c'est le peuple acadien. La charité du prélat s'étend jusqu'à lui. Il y court, il y vole, le visite à la hâte et répand chez lui le parfum évangélique. Jamais apôtre du Christ ne s'est prodigué avec autant de bonne grâce. On dirait qu'il a retrouvé des enfants abandonnés depuis longtemps ; il les console dans leurs chagrins, il les attire à lui par son onction, sa douceur, ses vertus. Puis il leur dit adieu pour revenir à Québec où il va déployer de nouveau son zèle apostolique.

Avant de quitter Pictou, il écrivait à son coadjuteur, Mgr Menjaud :

« Je vais ouvrir la retraite ecclésiastique à Québec le 8 septembre, pour la terminer le 16, et de là retourner à Montréal, afin de planter à quelques lieues de cette ville une croix géante à laquelle j'ai donné pour base le pic le plus élevé du Canada. Cette croix de cent pieds de haut sera revêtue de métal, afin de briller plus au loin, et de se faire adorer à vingt lieues à la

ronde, et de Montréal en particulier... Elle nous vengera, très chrétiennement, de la destruction radicale de notre grand Calvaire de Paris, ainsi que de la ruine de mon ermitage et de mon petit Chemin de la Croix, car les fortifications englobent tout. Le seigneur temporel [1] de cette superbe montagne, dans le flanc de laquelle repose un lac d'une lieue de circuit, nous donne une partie de la crête, et, de plus, un chemin pour y parvenir, le tout à perpétuité. Outre la croix colossale, nous aurons les treize autres stations. Le piédestal formera une grande chapelle avec sacristie, et l'on montera dans l'intérieur du monument comme dans la colonne Vendôme...

« Que de fois, depuis deux mois surtout, des milliers de chrétiens ont percé la voûte des cieux par leurs cris de : *Vive Jésus! Vive la Croix ! Vive la Religion ! A Jésus pour toujours! A la vie, à la mort! Le Canada catholique pour toujours! Au Ciel! Au Ciel! Par la Croix!* Et l'on se jetait à genoux, et les larmes coulaient, et les prêtres qui nous aidaient ne pouvaient suffire à toutes les demandes des fidèles et des pasteurs. »

---

1. M. Hertel de Rouville.

Fidèle à son programme, Mgr de Janson ouvrit la retraite ecclésiastique de Québec, le 8 septembre. La veille eut lieu l'érection de la colonne de tempérance qui se voit encore sur le chemin de Beauport. Le *Canadien* du temps a laissé à ce sujet quelques détails assez curieux :

« Le matin, dit-il, vingt - deux cavaliers s'étaient rendus au séminaire pour accompagner Mgr de Nancy jusqu'à l'église de Beauport, où il devait célébrer la messe. Aussitôt après l'office, la procession défila dans l'ordre suivant : les porteurs d'un superbe drapeau de satin blanc, donné par madame Gugy ; sept chœurs de femmes, séparés par des bannières couvertes d'inscriptions appropriées. Suivait le drapeau principal. Venaient ensuite vingt-deux sections d'hommes, commandées par autant de cavaliers portant les drapeaux de la société, et recevant eux-mêmes les ordres des capitaines de la paroisse ; puis un nombreux clergé précédait la grande croix, destinée à servir de couronnement à la colonne érigée d'avance. »

Cette colonne, élevée à la gloire de la religion, est de l'ordre corinthien ; le fût est cannelé, le chapiteau doré, ainsi que les ornements

de la frise et de l'entablement. Les quatre tables du piédestal sont ornées d'inscriptions en creux, à lettres dorées. Le piédestal est placé sur une élévation, qui donne au monument plus de majesté et un joli coup-d'œil.

La cérémonie fut des plus imposantes. « Nous n'avons jamais rien vu de si beau, de si ravissant, dit le *Canadien*. Nous n'avons jamais vu une multitude aussi immense, rassemblée à un même lieu et pour un aussi noble but. Partout on entendait des prières à haute voix, partout des chants pieux, partout des cris de joie et de reconnaissance : *Vive la Croix ! Vive Jésus !* Les chants glorieux allaient se répercuter sous la voûte des cieux, comme pour attester le triomphe du bois sacré. »

Arrivée au monument, la foule se pressa autour du prédicateur ; elle était si compacte et si nombreuse, que c'est à peine si l'œil pouvait l'embrasser tout entière. Cependant dans cette masse mouvante, harassée par la chaleur, il se produisit un silence profond du moment que l'évêque de Nancy s'apprêta à parler.

L'orateur avait choisi pour son sujet la croix, qu'il appelle l'étendard de Jésus-Christ.

N'est-ce pas avec la croix que les apôtres ont amené l'univers à la connaissance du vrai Dieu et à la morale pure de l'Evangile? N'est-ce pas la croix à la main, que de généreux missionnaires sont venus déposer sur les rivages du majestueux Saint-Laurent, la semence du christianisme et la civilisation qui en est le produit ? Après avoir remué son auditoire par ses expressions énergiques et la frappante réalité de ses figures, l'orateur, dans un mouvement du plus beau pathétique, s'écria: « Oui, dit-il, oui, vous suivrez toujours le royal étendard de la croix ! Non, le Canada ne perdra jamais la foi catholique, apostolique et romaine; l'amour de la croix est trop profondément gravé dans vos cœurs. Promettez donc, à la face du ciel, que vous n'abandonnerez jamais cette noble bannière; dites à haute voix: *Vive la Croix! Vive Jésus! Nous n'abandonnerons jamais la croix de Jésus, nous le promettons pour nous, pour nos enfants et les enfants de nos enfants!* Et tout le peuple, d'une voix unanime, répéta ces paroles. Puis il se prosterna pour recevoir la bénédiction du ciel, par l'intermédiaire de celui qui venait de le subjuguer par la force de son éloquence.



## CHAPITRE VII

Retraite ecclésiastique à Québec.— Adresse du clergé à l'évêque de Nancy.— Société d'éducation et les Frères de la doctrine chrétienne.— La croix de Rouville.— Bénédiction de ce monument religieux.— Grandiose démonstration.— Chapelle Saint-Charles.— Première messe.

La retraite ecclésiastique s'ouvrit au séminaire de Québec le 8 septembre. Mgr Signay l'avait préalablement annoncée dans une circulaire à son clergé. Cent-dix curés en suivirent les exercices, et parmi eux, MM. les abbés Ancé, du diocèse de Nancy, et Georges Labbé [1], du diocèse de Coutances. Tous deux

1. M. Labbé est l'auteur d'une brochure minuscule intitulée : *La Terre Sainte*, ou lieux célèbres dans l'Ecriture Sainte, suivis d'une nouvelle méthode pour faire le Chemin de la croix, publiée à Montréal, par L. Perrault.

accompagnaient Mgr de Forbin-Janson, et le remplaçaient souvent dans les retraites des paroisses.

Le prélat français fit trois sermons par jour, et chacun d'eux fut un triomphe. Choix heureux des sujets, application appropriée des saintes Ecritures, élocution forte et entraînante, tout, chez l'orateur, prouva qu'il pouvait aussi bien prêcher une retraite ecclésiastique que donner une mission aux fidèles. Son discours de clôture, prêché à la cathédrale en présence d'une foule immense, fut alors considéré comme un chef-d'œuvre oratoire.

Le 16 au matin, les prêtres se rendirent processionnellement du séminaire à la cathédrale, où Mgr Signay officia, et reçut la rénovation des promesses cléricales.

Après la messe, le cortège défila dans le même ordre vers le séminaire, et là, un prêtre prit la parole en ces termes :

« Messeigneurs et Messieurs du séminaire, c'est à la prière et au nom de mes vénérables confrères que je vous adresse la parole pour vous payer le tribut de notre juste reconnaissance.

« Je dois naturellement commencer par payer à celui qui a si bien dirigé notre retraite, au

noble évêque de Nancy, une dette bien grande pour les services nombreux qu'il a rendus au clergé et aux fidèles de ce pays. Et si, suivant les règles de l'équité, la satisfaction doit égaler la dette, comment y réussir dans la circonstance présente ? A l'exemple du Sauveur, Votre Grandeur a parcouru le pays en comblant tout le monde de ses bienfaits. Les malades ont été consolés; les pêcheurs ramenés à leurs devoirs ; les justes encouragés ; les hérétiques convertis; les peuples éclairés; des voyages pénibles exécutés; des croix plantées; des chemins de croix érigés; des missions, des neuvaines des retraites... Mais je m'arrête, depuis longtemps je me sens insolvable; et, forcé de demander grâce, j'offre à Votre Grandeur pour toute satisfaction, nos cœurs, le secours de nos faibles prières, et un souvenir à la messe du samedi. Ce souvenir, suggéré par Votre Grandeur, honorable et avantageux pour nous, sera une dette sacrée, que nous ne manquerons pas d'acquitter. Comme gage de notre promesse, que Votre Grandeur daigne accepter cette adresse, qui porte les noms de tous ceux qui ont fait la retraite sous votre direction [1]. »

---

1. Voir cette adresse en appendice, Pièce I.

Mgr de Nancy profita de son passage à Québec pour travailler à y établir des Frères de la doctrine chrétienne. La Société d'éducation se réunit dans ce but, avec M. Etienne Parent comme président, et choisit quatre de ses membres les plus influents pour communiquer avec Mgr de Janson, lorsqu'il serait retourné en France. Ce comité était composé de Mgr Turgeon, évêque de Sydime *in partibus,* de M. l'abbé McMahon, curé de l'église irlandaise, du juge Panet et de M. Hector-S. Huot. Ce comité résolut, quelque temps après, d'appeler de France des Frères de la doctrine chrétienne.

Il restait encore au dévoué prélat à relever, par sa présence, la plus belle, la plus grandiose démonstration religieuse dont le Canada eût été jusqu'alors le témoin. C'était la bénédiction d'une croix que les citoyens de la province de Québec venaient d'ériger par des souscriptions sur le mont Saint-Hilaire de Rouville. Depuis plusieurs mois, la presse annonçait cette fête comme un événement destiné à faire époque dans nos annales religieuses. Aussi ce fut un jour bien mémorable, pour les catholiques, que le 6 octobre 1841. Vingt-cinq mille personnes, d'autres disent trente mille, assistèrent à la

cérémonie. L'Église du Canada était représentée par ses plus hauts dignitaires: Mgr Signay, évêque de Québec et Mgr Turgeon, son coadjuteur, Mgr Bourget, évêque de Montréal, et Mgr Gaulin, évêque de Kingston.

Comment exposer dignement toute la beauté de cette démonstration? Il faudrait pour ce faire, décrire avec une plume inspirée le spectacle de tout un peuple de croyants, recueilli, ému jusqu'aux larmes, gravissant les pentes rocailleuses de ce nouveau Calvaire.

Qu'il était grand ce spectacle! Qu'elle était puissante la prière qui s'élevait de la montagne, emportée vers les collines éternelles! Qu'il est heureux le peuple pour qui de semblables moments sont encore ses plus beaux jours de fête!

Le mont Saint-Hilaire s'élève à 1,100 pieds au-dessus du niveau du fleuve. L'endroit est un des plus charmants que l'on puisse voir. Que l'on se figure tout d'abord une montagne gracieusement assise au milieu d'une contrée riante et fertile. Au pied et à perte de vue, la rivière Richelieu se déroule comme un immense ruban argenté, formant tantôt des bassins à la surface tranquille, tantôt des rapides murmurants dans les prairies ombreuses.

Epars, de coquets villages avec leurs clochers de fer-blanc et leurs maisonnettes élégantes. Vers le nord-ouest, l'on devine plutôt qu'on aperçoit le fleuve Saint-Laurent, et au delà apparaissent des montagnes groupées en amphithéâtre, qui ferment l'horizon. Si vous gravissez jusqu'à la cime du mont par le sentier sinueux qui y conduit, vous serez agréablement surpris d'y apercevoir, encaissé dans sa margelle granitique, un petit lac, dont les eaux tranquilles semblent comme un miroir placé au fond d'une coupe de verdure. On dirait que la nature a voulu utiliser un vieux cratère éteint pour servir de réservoir aux eaux du ciel. Du haut de ce belvédère naturel, le regard de l'observateur se repose avec plaisir sur des campagnes florissantes, dont le cercle immense forme un tapis velouté de gazon qui rend plus agréable l'accès de cette citadelle gigantesque. C'est ici que la religion va, dans un instant, planter son drapeau.

Neuf heures ont sonné. C'est l'heure où la procession doit se mettre en marche pour faire l'ascension de la montagne. La foule s'ébranle, et entonne le touchant cantique: *Suivons sur la montagne sainte,* puis elle s'arrête bientôt, pour se prosterner devant la croix figurative

de la première station du chemin parcouru par Notre-Seigneur Jésus-Christ durant sa passion. Mgr de Janson bénit cette croix. Et l'on continue ainsi jusqu'à la quatorzième station, représentée par la croix géante plantée au sommet du mont.

Quel ravissant coup d'œil que cette longue file de pèlerins, disparaissant dans une ravine ou se perdant à un détour de la voie, ou surgissant au sommet d'un monticule ou à travers la forêt dépouillée de son feuillage. On eût dit l'armée des bienheureux escaladant le ciel, pour y recueillir la couronne promise à ceux qui marchent dans les sentiers de la vertu.

Les bords du lac sont vite encombrés par la foule des spectateurs.

Les évêques, revêtus de leurs habits pontificaux, descendent dans l'embarcation qui doit les conduire à un petit radeau, assez distant pour leur permettre d'être vus de tous et de tout voir. C'est de ce radeau que Mgr le comte de Forbin-Janson, à l'instar du Sauveur, qui instruisait son peuple sur les bords du lac de Génézareth, va adresser aux Canadiens la parole évangélique.

Prenant lui-même la croix en main, l'orateur redit les immortelles destinées du bois sacré,

son influence prestigieuse sur le monde en général, et sur le Canada en particulier. *In hoc signo vinces*, dit-il, c'est par ce signe que vous vaincrez l'ennemi, le vieux serpent, qui cherche à corrompre les hommes par toutes sortes de ruses ou de subterfuges nouveaux. Il faut lui résister en le déjouant, en restant fidèle à la promesse de tempérance que, depuis un an, presque toutes les bouches canadinnes ont formulée. Crions donc, chers frères, du plus profond du cœur, ces mots qui manifestent hautement notre foi et notre amour: *Vive la Croix! Vive Jésus! Vive Marie!* Une immense acclamation s'ensuivit, et l'écho des bois redit pendant plusieurs minutes ces invocations jetées vers le ciel, et que le ciel entendit mieux que la terre.

Bientôt la procession rebroussa chemin, et du lac l'on pouvait entendre les chants sacrés, mais diminuant de force, à mesure que la colonne mobile, disparaissant de plus en plus sous le couvert du bois, s'éloignait de son point de départ.

La croix du mont Saint-Hilaire avait cent pieds de hauteur, six de largeur et quatre d'épaisseur. Ce monument gigantesque avait

été fabriqué au moyen d'une charpente régulière, dont les principales parties consistaient en de grosses pièces de bois solidement unies les unes aux autres par de lames de fer aux entures. On avait laissé à l'intérieur un vide assez considérable pour permettre à une personne de se rendre jusqu'au sommet.

Les bras de la croix avaient trente pieds d'envergure ; ils étaient à quinze pieds du sommet.

Enfin, comme base de ce monument, l'on avait érigé une chapelle de vingt-cinq pieds carrés, dont le comble se terminait en plateforme, avec une galerie tout autour. Cette chapelle ou oratoire fut dédiée à saint Charles Borromée, patron du vénérable évêque de Nancy. Le premier il y célébra le saint Sacrifice, le 3 novembre 1841. Il était juste que le prélat attachât son nom à ce monument national et religieux, qui devait perpétuer en Canada le souvenir de ses travaux apostoliques. Ce lieu fut pendant longtemps un lieu de pèlerinage très fréquenté; il attirait des centaines de touristes de toutes religions et nationalités. Pas un catholique ne faisait l'ascension du mont Saint-Hilaire sans songer à Mgr de

Forbin-Janson, au grand bienfaiteur du catholicisme en Canada [1].

---

1. M. l'abbé T. Durocher, alors curé de Belœil, fit, à l'occasion de cette fête, lithographier deux vues du mont Saint-Hilaire, dont l'une est prise de la plaine, et l'autre, des bords du petit lac. Ces deux gravures ainsi que le portrait de Mgr de Janson, exécutés par N. Aubin, existent encore dans beaucoup de bibliothèques et de familles canadiennes. La croix est tombée en 1848, et la chapelle fut brûlée le 20 octobre 1877.





# CHAPITRE VIII

Missions autour de Montréal.—Dédicace de l'église de Burlington et de celle de Bytown.—Mgr de Nancy sur son départ pour l'Europe.—Lettre à son coadjuteur.

MONSEIGNEUR de Nancy consacra tout le mois d'octobre à son œuvre des missions. Sainte-Marie de Monnoir, Saint-Jean Dorchester, Saint-Benoît, Saint-Polycarpe, Châteauguay, furent tour à tour les témoins de son zèle incomparable.

Le 3 — un dimanche — il était présent à la dédicace de l'église catholique de Burlington, que présidait l'évêque de Boston. Les Canadiens-Français, assez nombreux déjà, accoururent saluer cet évêque, comme s'il eût été un vieil ami. Ainsi que partout ailleurs, cette visite

produisit à Burlington un bien considérable, en ravivant la foi de gens un peu attiédie dans le service de Dieu. Fait bon à noter : durant son séjour là-bas, Mgr de Nancy logea chez M. Ludger Duvernay, qui, à la suite des troubles de 37, avait dû s'expatrier.

Le 26 octobre, il assistait à la bénédiction de la première pierre de l'église de Bytown [1]. Il était loin de se douter que cet humble village deviendrait, plus tard, la belle et opulente capitale de la Puissance du Canada.

Mgr de Forbin-Janson avait terminé son œuvre de missionnaire. Pendant un peu plus d'un an, il avait porté la parole dans soixante endroits différents, sans proférer une plainte, bien que sa santé fût notoirement affaiblie. Les diocèses de Québec, de Montréal, de Kingston

---

1. L'inscription suivante fut placée sur la pierre angulaire :

D. O. M.

Grégoire XVI étant Souverain Pontife, l'Illustr. et Révér. Rémi Gaulin étant évêque de Kingston, S. M. Victoria régnant heureusement en Angleterre, le général R. D. Jackson administrant la Province du Canada, Jean-François Cannon étant missionnaire et pasteur de Bytown, l'Illustr. et Révérend. Charles-Auguste-Marie-Joseph de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, a posé cette pierre angulaire : l'an du Seigneur 1841, le XXVI octobre.

et des Provinces Maritimes, avaient plus ou moins participé à cette surabondance de faveurs divines. Ce fut une année de bénédictions et de grâces pour les familles canadiennes. Bel exemple de ce qu'un homme, seul, lorsque la main de Dieu le conduit et que son Esprit le vivifie, peut opérer de prodiges !

Cependant Mgr de Nancy songeait à s'en retourner dans son pays. Il écrivait, vers ce temps-là, à son coadjuteur :

« Je me suis déterminé à accéder aux désirs vivement exprimés par l'évêque de Montréal et MM. de Saint-Sulpice. Je ne quiterai le Canada que le cinq novembre. La veille, jour de ma fête, j'aurai officié pontificalement à la cathédrale de Montréal, et prêché une ou deux fois pour mes adieux à la Nouvelle-France. Chemin faisant vers New-York, je visiterai de nouveau quatre ou cinq villes où nous avons déjà donné quelques jours de retraite et favorisé la construction de nouvelles églises. Ainsi, je ne suppose pas être de retour à New-York avant le 10 novembre, et, sauf accident grave, je suis déterminé à m'embarquer le 15 ou le 16. . .

« Je ne saurais en effet vous exprimer toutes les marques d'affection que j'ai reçues et que

je reçois chaque jour des évêques, du clergé et de toutes les populations. La plupart des protestants eux-mêmes me donnent des marques d'un profond respect, vaincus dans leurs préjugés par le désir de m'entendre (plusieurs officiers s'agenouillent devant nos croix) ; ceux-là même qui ne savent pas assez le français pour m'entendre, viennent me *voir prêcher*. L'attention de ces foules immenses ne faiblit point. J'en suis le premier surpris ; ce n'est pas au reste le seul sujet de mon étonnement et de ma reconnaissance envers le Seigneur, car tant de sermons, tant de travail, tant de confessions, puis des abjurations fréquentes, des baptêmes d'adultes, etc., exigent une dépense de force et de patience à laquelle je ne sais pas comment j'ai pu résister jusqu'à ce moment. . . il est bien reconnu maintenant que 10,000 à 12,000 personnes en plein air, et même 30,000, comme dernièrement au lac et sur la montagne de Rouville, peuvent m'entendre trois heures de suite en plein air et quelquefois malgré le vent. De cette manière, des foules immenses qui ne tiendraient jamais dans les églises, sont remuées et entraînées à peu près comme la grâce me l'inspire. Et avec quelle docilité, quelle confiance de la part de toutes ces

masses!... Cela tient du prodige!... Que le Seigneur est donc bon! Comme il aime le pauvre peuple canadien, qui, malgré ses faiblesses et ses désordres, a du moins conservé une foi vive et pure! Que je suis heureux moi-même d'avoir pu servir d'instrument à tant de merveilles de la grâce!.... Mais que je me sens humilié! et que je comprends bien, ou du moins mieux que jamais, ce que tant de faveurs divines, reçues et distribuées, ajoutent à la malice des fautes qui pourraient n'être que légères à l'égard de plusieurs autres! Priez donc et faites vigoureusement prier pour moi... Que je vous revienne tout renouvelé, tout ressuscité... J'espère aussi, avec la grâce du Seigneur, que si je revois l'Europe et la patrie, ce sera pour y faire beaucoup de conquêtes à la religion... car je porterai avec moi ma grande armée... Quelques centaines de milliers d'âmes m'ont promis de venir partout combattre et vaincre avec moi... Puisse notre commun petit royaume être le premier à ressentir les effets de ces heureux triomphes!... je n'ai pas une minute de loisir: c'est toujours *travail forcé.* Dernièrement, à Saint-François-Régis, paroisse de sauvages sur le Saint-Laurent, j'ai dû confesser une nuit entière sans

pouvoir achever tout l'ouvrage, et cependant la préparation de mes sermons ne me coûte guère que quelques minutes de méditation et de prière. »

On nous pardonnera ces citations multipliées; elles étaient nécessaires pour rendre notre récit plus complet et plus conforme aux faits. Les écrits de l'évêque de Nancy, rapportés textuellement, donnent à ce travail une portée spéciale qu'il nous aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de donner nous-même par de pâles analyses.





# CHAPITRE IX

—

La rébellion de 1837 et ses conséquences déplorables pour uu groupe de Canadiens-Français.— Mgr de Janson s'intéresse au sort des déportés — Première démarche auprès du gouverneur.— Va en Angleterre puis en Irlande plaider leur cause.—Lord Stanley, ministre des colonies.— Dom Ullathorne et Mgr Polding, archevêque de Sydney, secondent l'évêque de Nancy.—Retour au Canada des exilés politiques.

LORSQUE Mgr de Forbin-Janson toucha le sol canadien, le pays venait de subir une violente commotion politique. Les troubles de 1837 s'étaient terminés par des exécutions sanglantes, par la destruction de propriétés de quelques-uns des insurgés, et enfin par le bannissement de cinquante-huit Canadiens-Français [1]. Partis de Québec le 28 septembre 1839,

1. Voir note 1, la liste des déportés, leur âge, leur condition, le nombre d'enfants qu'ils laissaient au départ.

ces pauvres malheureux, frappés par la justice, arrivaient, cinq mois plus tard, à Sydney, dans la Nouvelle Galles du Sud [1]. La plupart d'entre eux laissaient en arrière des familles éplorées, des épouses et des enfants dans la consternation et même dans la détresse [2]. Pendant son séjour au Canada, l'évêque de Nancy avait reçu bien des confidences au sujet des exilés, et il avait été appelé à consoler ces familles en deuil [3]. Persécuté lui-même par ses compatriotes, il sut compatir, mieux que personne, aux douleurs des infortunés privés de leurs chefs. Il devait bientôt se constituer leur protecteur auprès des grands d'Angleterre.

La première démarche que Mgr de Forbin-Janson entreprit en faveur de ses protégés, fut en novembre 1841, quelque temps avant son départ définitif du Canada. S'adjoignant Mgr Bourget, il courut de Montréal à Québec, y saluer sir Charles Bagot, le nouveau gouverneur du Bas-Canada, et l'intéresser en même temps au sort des déportés politiques. Quelques

---

1. Le 25 février 1840.

2. On calcule que deux cents enfants restèrent ainsi orphelins pour une période de près de six années.

3. A ce propos, Mgr de Nancy fut accusé par le *Herald* de Montréal de prêcher la trahison dans les campagnes.

jours après, il écrivait en France: « Si je croyais qu'une visite à la reine d'Angleterre pût obtenir quelques adoucissements au sort de plusieurs centaines de pauvres Canadiens, bannis à 6,000 lieues de leur patrie par suite de la dernière révolution, tentée, il y a deux ou trois ans, je n'hésiterais point à passer par Londres en revenant en France; mais il y aura peut-être des obstacles à ce désir de mon cœur pour un peuple que j'aime et dont je suis certain d'être aimé. »

Ce ne fut qu'en 1842 que Mgr de Janson put enfin réaliser son rêve de dévouement à la cause des Canadiens. Le 15 août, il arrivait à Londres, s'abouchait avec les prêtres français que la révolution avait chassés loin de leurs paroisses et de leur troupeau. Il apprit d'eux que Mgr Polding, archevêque de Sydney, était actuellement en Europe, et qu'il partirait bientôt pour la Nouvelle-Galles. Le vénérable prélat s'était intéressé au sort de ces exilés que la Providence avait conduits dans son diocèse, il leur avait prodigué ses consolations, sachant

1. Afin de prouver combien ce digne et charitable prélat était sincère, qu'il suffise de rappeler qu'il mit son nom à la tête d'une souscription, dont le but était de servir au rapatriement des déportés.

bien que ces malheureux étaient plutôt victimes de leur patriotisme outré que des criminels ou des repris de justice. Aussi les prit-il en pitié dès le début, et à la pitié se joignit bientôt un sentiment plus élevé : ce fut le dévouement à ces Canadiens, dévouement qui devait se traduire par des preuves substantielles.

Mgr de Janson apprit en outre que dom Ullathorne, bénédictin et missionnaire récemment arrivé d'Australie, exerçait à Coventry, dans le Warwickshire, les fonctions d'un ministère qui lui rapporta, en 1850, le titre de premier évêque de Birmingham. Mgr de Janson n'hésita pas un instant à se rendre auprès du vaillant religieux, qui avait pris fait et cause pour les condamnés canadiens, dans un long mémoire aussi touchant que concluant. Mgr Polding étant arrivé sur l'entrefaite, les deux prélats résolurent de se rendre à Knowlesley, dans le Lancaster, où demeurait Lord Stanley, alors secrétaire d'État pour les colonies [1]. Comme il fallait traverser en Irlande, le Dr Ullathorne renonça au voyage, et il laissa à ses

---

1. Lord Stanley devint lord Derby, en 1814, à la mort de son père. C'est le père de l'ancien gouverneur général du Canada, avant Lord Aberdeen.

deux collaborateurs tout le mérite de la démarche. Mgr de Janson et l'archevêque de Sydney s'embarquèrent pour Dublin, et c'est de là que le premier écrivit à la famille de Lisle Phillipps [1] qu'il avait bien connue à Londres, la lettre suivante qui nous fait connaître le résultat de son entrevue.

« Aimable et très cher hôte,

« Je ne prétends pas m'excuser entièrement d'être resté si longtemps sans vous remercier, vous et madame Phillipps, des bienheureuses et trop courtes journées que vous m'avez fait passer en votre angélique manoir. Puisque si souvent votre pieux et doux souvenir vient me tenir compagnie et m'exciter à servir le Seigneur avec un peu plus de ferveur, j'avoue que j'aurais dû vous en témoigner plus tôt ma reconnaissance. Mais de jour en jour, j'attendais le retour du Dr Polding pour faire, près de lord Stanley, les démarches les plus décisives en faveur de mes pauvres Canadiens ; or, ce

---

1. Ambroise de Lisle Phillipps installa les Trappistes dans l'antique monastère de *Grâce-Dieu*, dans le comté de Leicester, fondé, vers 1340, par Roësie de Verdon. Grâce-Dieu était primitivement un prieuré d'Augustiniennes.

saint archevêque de Sydney, au lieu d'être en Belgique, se trouvait à *Rome,* et je ne l'ai su qu'au bout de trois semaines. Enfin il est arrivé, je l'ai saisi au passage, et m'étant assuré que lord Stanley était au manoir de son père, près de Liverpool, j'y ai conduit mon archevêque; puis, nous avons eu une conférence de plus d'une heure. La mesure de grâce et d'amnistie que je réclamais ayant une grande importance politique, lord Stanley ne pouvait se prononcer, nous a-t-il dit, sans en avoir conféré lui-même avec ses collègues (et c'était déjà beaucoup que de tenir un pareil langage); mais l'ensemble de la conversation, la manière dont il accueillait mes réflexions sur le génie du peuple canadien et les avantages qu'une saine politique retirerait d'un acte de clémence, etc., nous a laissé juger, à Mgr Polding et à moi, que notre affaire était à peu près gagnée. Mgr Polding a même voulu que nous disions ensemble un *Te Deum* en revenant à Liverpool; j'y ai consenti d'autant plus volontiers, que cette confiance du succès piquera d'honneur la libéralité divine. . . »

Les déportés canadiens ne tardèrent pas longtemps avant d'avoir de bonnes nouvelles

au sujet de leur sort futur. L'avant-veille du jour où Mgr de Nancy rendait sa belle âme à son Créateur, trente-huit d'entre eux quittaient Sydney pour rentrer dans leur pays natal [1]. Les dix-huit autres devaient bientôt les suivre en Canada. Leur protecteur dévoué n'avait pas eu la consolation d'être témoin ici-bas de l'allégresse qui se répandit dans les familles canadiennes, lors de ce retour si longtemps attendu, mais il l'a été là-haut, dans les sphères éternelles, où le bonheur a dû couronner promptement une vie toute dépensée au service de Dieu.

---

1. Partis de Sydney le 9 juillet 1844, ils arrivèrent à Saint-Jean d'Iberville, le 18 janvier 1845, après une absence de cinq ans et demi.





## CHAPITRE X

Retour en France.—Va à Rome.—Houneurs pontificaux.—Tablette commémorative dans la prison Mamertine.—L'Œuvre de la Sainte-Enfance.—Comité siège pour la première fois.—Voyage à Bruxelles.—Rencontre de Mgr de Janson avec Mgr Joachim Pecci.—Croisade en faveur de la Saint-Enfance.—Sa visite à Lacordaire.—Mgr de Janson malade se retire daus le Midi.—Il y meurt.

Au moment de s'embarquer pour la France, Mgr de Janson écrivait à son coadjuteur :

« Il ne me reste plus à franchir qu'un petit ruisseau, et me voilà retrouvé dans les bras d'un Seigneur, frère et fils, très aimable et très aimé...! Il est vrai que les tempêtes et les naufrages pourraient retarder cette entrevue jusqu'en un troisième monde; mais les ans et les cieux sont à Dieu comme tout le reste de

ce vaste univers dont je n'ai parcouru qu'un si petit coin...! Pourquoi douterais-je d'une continuité de protection, si ma vie doit encore être utile au service des âmes? Et si elle ne devait plus l'être, pourquoi désirerais-je vivre? »

Cette lettre était datée du 3 novembre, et le 8 décembre il quittait la rade de New-York pour retourner dans son pays, dont il était absent depuis deux ans.

A peine avait-il touché le sol de France, qu'il courut à Rome rendre compte de sa mission au souverain Pontife. Des lettres des évêques canadiens l'avaient précédé, expliquant au saint Père les résultats prodigieux opérés dans leurs diocèses par l'infatigable missionnaire. Et, le 2 avril, Mgr de Janson recevait un rescrit pontifical qui lui conférait les titres de prélat domestique, d'évêque assistant au trône pontifical et de comte romain. Ce document mérite qu'on le rappelle. C'est un monument élevé à la gloire d'un homme dont le nom devrait être inscrit en lettres d'or sur le fronton de toutes les églises où il a prêché la parole de Dieu.

« C'est pour nous une profonde joie, dit

Grégoire XVI, d'avoir à décerner des témoignages de sincère bienveillance et des fonctions honorifiques aux hommes en qui l'éclat de la dignité épiscopale est rehaussé par la splendeur d'éminentes vertus et qui ne s'épargnent ni soins, ni délibérations, ni travaux, pour bien mériter de l'Eglise catholique et de ce Siège apostolique, par la grandeur de leurs œuvres. Et pour ce qui vous regarde, Vénérable Frère, nous savons pertinemment que, doué des dons de l'esprit et de l'intelligence, distingué par la doctrine et les vertus, autant que par l'esprit de religion, de conseil et de prudence, enflammé d'un zèle merveilleux pour la propagation et la défense de la religion catholique, vous avez répandu avec profusion la parole de Dieu dans les différents Etats fédérés de l'Amérique, et ravivé, par là, la vertu et la piété des peuples et du clergé ; que vous avez également été magnifique dans vos libéralités pour les édifices sacrés et les institutions pieuses dans ces pays, que vous vous êtes appliqué diligemment à l'œuvre sacrée des missions, et, finalement, qu'à titre honoraire et sur l'invitation des évêques, vous avez concouru au dernier concile de Baltimore.

« Nous n'ignorons pas non plus quelles ont

été, de concert avec l'excellent coadjuteur que l'autorité apostolique vous a désigné, votre sollicitude, votre foi, votre diligence énergique et persévérante à procurer le bien de votre diocèse et l'accomplissement de votre charge de pasteur.

« Qu'est-il besoin de mentionner aussi votre vénération et soumission parfaite envers Nous et la chaire de saint Pierre?

« Pénétré de ces motifs et de vos éminents mérites, ausi bien que d'un ardent désir de vous donner une marque signalée de Notre bienveillance, non content de vous admettre parmi les prélats de Notre maison, comme si vous résidiez habituellement dans Notre paternelle cité, Nous vous élevons par ces présentes et en Vertu de Notre autorité apostolique, aux honneurs des évêques assistants à Notre trône Pontifical. »

C'est lors de ce voyage à Rome que Mgr de Janson fit placer dans cette fameuse prison Mamertine où saint Pierre et saint Paul furent incarcérés avant de marcher au martyre, un splendide bas-relief représentant le prince des apôtres conférant le baptême à ses gardes. Le voyageur peut admirer aujourd'hui dans les

caveaux de l'église de Saint-Pierre *in carcere* ce monument dû à la munificence de notre magnifique prélat[1].

Rentré en France, le 26 juin 1842, Mgr de Janson crut que l'occasion était propice de réaliser un projet qu'il méditait depuis longtemps. Déjà, en 1822, il venait échangé des correspondances avec Mlle Pauline Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant. L'évêque de Nancy avait accueilli ces fondations avec une faveur marquée. On ne saurait croire tout le soin qu'il apporta à implanter ces deux œuvres éminemment louables dans son diocèse et ailleurs. Mais il restait à en créer une autre que l'on peut considérer comme une conséquence de celle de la Propagation de la foi: c'est l'œuvre de la Sainte-Enfance. On la connaît en Canada, elle y vit, elle y prospère. Mgr de Janson l'a fondée sur des bases inébranlables, mais il dut s'y employer avec tout le zèle qu'il savait apporter aux affaires religieuses. Il ne voulait pas quitter ce monde avant d'avoir rendu un dernier service à l'Église.

Au mois de juin 1843, le Comité central de

1. Voir, en appendice pièce K, l'inscription placée sur la tablette commémorative.

la Sainte-Enfance siégeait pour la première fois. Parmi les membres du Conseil, nous retraçons l'abbé Tharin ; le Père Loriquet, jésuite éminent ; l'abbé Jammes, qui fut pendant douze ans la cheville ouvrière de l'Œuvre ; Mgr Bonamie, pendant six années le président du conseil ; l'abbé de la Bouillerie, futur évêque de Carcassone et coadjuteur du cardinal-archevêque de Bordeaux.

De Paris l'Œuvre se répandit en Province avec une rapidité étonnante, et l'on sait quels ont été ses résultats depuis soixante-sept ans qu'elle existe.

Appelé à Bruxelles à l'occasion d'un baptême de famille, Mgr de Janson profita de son voyage pour assister à une séance solennelle donnée par l'Université de Louvain. Tous les évêques belges étaient réunis à cette occasion, et à leur tête se trouvait Mgr Joachim Pecci, nonce du Saint-Siège.

Quelques jours plus tard, Mgr de Janson eut l'insigne honneur d'être reçu en audience par le roi Léopold, qu'il sut intéresser à son Œuvre de la Sainte-Enfance. Le duc de Brabant et le comte de Flandres, consentirent volontiers à la patronner.

De retour en France, le prélat parcourut

plusieurs diocèses pour y implanter son œuvre de prédilection. Il prêcha à Arras, à Amiens, à Beauvais, à Soissons, à Cahors,. Partout il reçut un encouragement des plus flatteurs.

Rentré ensuite à Paris pour s'y reposer de ses longues et persistantes prédications, il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter dans la tombe. Lacordaire le vit dans cet état d'oppression, de courbature, à un âge où l'homme est ordinairement dans toute sa force. « Pourquoi tairais-je, s'écria plus tard l'illustre Dominicain, comment je vis pour la dernière fois cet homme vénérable ? J'allais quitter Paris : quelques jeunes gens m'entouraient, dans ma chambre, des cordiales démonstrations de leur pieuse amitié. Le bruit d'une voiture se fait entendre; un moment après, la porte s'ouvrit, et nous vîmes le vieil évêque de Nancy, le cœur et les mains toutes jeunes, s'avancer vers nous en tirant de sa poitrine affaissée quelques sons imparfaits, mais sincères et si bons qu'ils nous allèrent au fond de l'âme. Depuis quatorze ans que nous approchions de sa personne, nous l'avions toujours trouvé spirituel, aimable, bienveillant, laissant dans le cœur une impression qui ramenait vers lui; mais, pour la première fois, il nous toucha et nous parut

vénérable. La disproportion de ses forces avec sa pensée était si manifeste, son air de sécurité contrastait si fort avec le ravage de la maladie, que nous crûmes voir un enfant ou un saint se jouer des affres de la mort. »

A partir du 13 mars 1844 jusqu'à quelques semaines avant sa mort, l'infatigable missionnaire prêcha à Chartres, à Béziers, à Montpellier, à Aix et à Marseille. Une hémorrhagie pulmonaire, qui se déclara au moment où il se dépensait le plus, le força à se retirer chez son frère, au château de la Guilhermy, près Marseille.

Le 14 juin, il écrivait au Directeur de Paris :

« Enfin, mon cher Jammes, je suis en repos dans le charmant ermitage de mon frère ; il ne tiendra pas à ses bons soins, non plus qu'à mon obéissance aux prescriptions du docteur, que je ne rétablisse une santé bien délabrée. . . »

Cependant la maladie progressait toujours, et le malade se flattait encore qu'il pourrait guérir. Mgr de Mazenod, qui pressentit une fin prochaine, avertit son ami de son état. Dès lors, le vénérable malade ne songea plus qu'à mettre ordre à ses affaires, n'oubliant ni ses

chers missionnaires, ni l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Enfin, le 11 juillet, Mgr de Forbin-Janson, expira entre les bras de son frère et de son neveu.

Le lendemain la *Gazette du Midi* annonçait « que l'évêque de Nancy avait succombé à la maladie dont son zèle pour le bien de la religion et de l'humanité avait été la première, et l'on peut dire, l'unique cause; car son organisation physique était d'une force remarquable, et son âge, 58 ans, pouvait faire espérer son retour à la santé. L'épiscopat français dont il était l'une des gloires, ne fait pas seul une grande perte; la France catholique, dont il n'est peut-être pas une seule ville qui n'ait entendu sa voix éloquente de missionnaire et ne lui doive quelque fondation pieuse et honorable, s'unira aux regrets de l'Église. La Palestine et l'Asie Mineure où il porta les premiers élans de son zèle apostolique, l'Amérique qu'il évangélisa naguère pendant dix-huit mois, on sait avec quel succès, déploreront la fin prématurée de cette vie toute consacrée aux œuvres sublimes de la religion et de la bienfaisance. »

La dépouille mortelle du défunt fut transportée à Paris, et le 23 juillet, à l'issue d'un

service très solennel, chanté par Mgr Menjaud, et auquel assistaient deux archevêques et trois évêques, le prélat, « qui laissait près de lui de si glorieux souvenirs et qui aima les pauvres d'un amour si tendre », fut inhumé dans le cimetière de Picpus.

La pierre qui couvre ses restes vénérables, porte une bien modeste inscription :

CHARLES - AUGUSTE - MARIE - JOSEPH

DE FORBIN-JANSON

NÉ À PARIS LE 3 NOVEMBRE 1785

DÉCÉDÉ AUX AYGALADES PRÈS DE MARSEILLE

LE 11 JUILLET 1844.





# CHAPITRE XI

Reconnaissance des Canadiens.—La presse: l'*Aurore des Canadas* et les *Mélanges Religieux*.— Souvenir des Canadiens cher au cœur de Mgr de Janson.—Une lettre touchante.— L'*Univers* et le Canada.

On ne sera pas surpris, après avoir lu tout ce qui a trait au passage de Mgr de Forbin-Janson au milieu des Canadiens-Français, d'entendre proclamer leur reconnaissance pour le noble prélat qui s'était dépensé si largement pour eux. Aussi quelle explosion de regrets, à son départ, quel deuil profond dans les familles, et même que de larmes versées au moment des adieux!

La presse fit noblement son devoir, et pas un journal canadien ne trouva d'expressions assez fortes pour exprimer le chagrin de la population tout entière.

L'*Aurore des Canadas* disait : « Oui, les traces de son passage laisseront éternellement des vestiges de sa piété, de sa générosité, de ses bienfaits et de son amour pour le Canada. Puissent nos vœux contribuer à la sécurité de sa longue et périlleuse traversée ! Puisse surtout le grand apôtre couler délicieusement le reste d'une belle et utile existence et trouver sa récompense dans les vertus de l'humanité au salut de laquelle il s'est consacré tout entier! Ce sont les sentiments avec lesquels nous voyons s'éloigner le héros chrétien dont nous chérirons longtemps le souvenir, en laissant tous les malheureux à bénir sa charité inépuisable, car il s'est acquis un titre perpétuel à la reconnaissance et à l'admiration universelle du Canada. »

« Où sont maintenant ces traits énergiques et sublimes, s'écriait un autre journal, ces pensées vigoureuses? ces comparaisons si belles, si grandes, si nobles, si justes, si lumineuses, qui portaient tour à tour la conviction dans les âmes et l'effroi dans les cœurs? Où sont-elles ces paroles de feu ? où sont ces puissants accents du génie? où est toute cette magnifique et majestueuse éloquence? Tout s'est évanoui, tout a passé devant nous comme le souvenir

rapide du voyageur qui ne se rappelle que confusément les lieux qu'il a parcourus et les émotions qu'il a éprouvées. Pendant que nous nous efforcions de retenir ce torrent impétueux, il s'échappait par d'autres endroits avec plus de force et plus de rapidité, et tout confus de chagrin, nous laissions tout aller pour nous livrer, comme les autres, au courant de ce fleuve majestueux. Mais, cependant, il nous est resté quelques gouttes d'une eau si pure, et nous avons pu nous baisser pour nous abreuver en passant aux sources d'une si belle éloquence. »

Un poète, sous le voile de l'anonymat, donnant un libre essor à son imagination, communiqua à la presse une pièce dont il nous suffira de détacher la strophe des adieux :

C'en est fait, nous allons perdre ce bon Pasteur
Qui nous porte, a-t-il dit, tous au fond de son cœur,
Et ce guide si large, et cet ami sincère,
Qui pour nous tous avait des entrailles de père.
Encore quelques jours, un silence éternel
Remplaçant cette voix, cet accent solennel,
Ce lugubre moment oppressant tous les cœurs,
Attestera partout notre deuil et nos pleurs !
Et qui l'interrompra ? l'écho seul du rivage
Pour nous faire gémir encore davantage ;
Nous avons, il est vrai, pour calmer nos douleurs,
Tes traits si vénérés, si chers à tous les cœurs.

Le burin s'empressa dans ses efforts habiles
De les disséminer aux campagnes, aux villes.
Préférés justement à des traits étrangers,
Ah! cet empressement à garder ton image
Riche, pauvre, à l'envie, en parent leurs foyers
Ne fait que protester encore davantage
Du désir de nos cœurs qui seraient si jaloux,
De te voir pour toujours vivre au milieu de nous.
Mais tu nous a formés à tous les sacrifices,
Nous sacrifierons donc nos plus chères délices.
Ne mettant point d'entrave à ta vocation,
Nous dirons: va, poursuis ta sainte mission!
Ange envoyé du ciel, Prélat apostolique,
Quitte nous, oui! poursuis ta course évangélique,
Va, Bridaine nouveau, modèle des pasteurs,
Va foudroyer l'impie, appeler les pécheurs;
Mais souffre que ton nom reste dans la Patrie,
Immortel comme il doit l'être au Livre de vie!

« Où sont ces paroles de feu, disait un journal de Québec, cette magnifique éloquence, ce fleuve majestueux? Si l'on reporte ses regards en arrière, on s'étonnera qu'un seul homme ait pu suffire à tant de travaux, à d'aussi longues prédications, surtout quand on sait qu'indépendamment des fatigues de la chaire, Monseigneur s'est généreusement dévoué au pénible ministère du confessionnal, sans parler de ces rapports intimes d'instruction, direction et autres, qui seraient peut-être un repos s'ils n'étaient multipliés à l'excès.

« Si donc parfois le fleuve majestueux de sa parole semble se ralentir, si sa marche est moins rapide, cette faiblesse s'explique par la constante nécessité de l'improvisation au milieu de travaux et de préoccupations de tout genre qui ne lui laissent ni jour ni nuit... Mais comme il a racheté quelque longueur par des beautés de premier ordre! »

« L'infatigable missionnaire vivra longtemps dans nos cœurs, lisons-nous dans le *Canadien* du 11 août 1841, quelque distance qui doive nous séparer de sa personne sacrée. Notre pensée voyageuse le suivra en tout lieu.

« Les vœux que tous se plaisent à répéter, c'est que Mgr revienne revoir ses chers enfants d'adoption, et qu'il les réjouisse encore de sa présence et de ses paroles évangéliques. »

De son côté, l'illustre prélat avait gardé un bien doux souvenir de la famille canadienne. Rentré en France, il ne nous oublia pas. Nous avons vu ce qu'il a fait pour le rapatriement des exilés de 1837. « Il n'a que deux sujets de conversation, disait quelqu'un de son entourage, les Canadiens et la Sainte-Enfance. »

Voici d'ailleurs une lettre, qui laisse aper-

cevoir toute la profondeur de l'estime qu'il avait conservée pour ses chers Canadiens :

« Non certes, je n'ai point oublié mes chers Canadiens *aux cœurs d'or et aux clochers d'argent.* Je le répèterai à New-York ainsi qu'à Paris, à Paris comme à Rome : je ne pense pas qu'il y ait *sur le globe* une autre population catholique aussi nombreuse, où la foi soit aussi vive et pure que dans notre Canada, et où l'on mette en pratique des vertus aussi vraiment chrétiennes. Interrogé, il y a deux jours encore, lequel, de tous les pays que j'avais parcourus, je trouvais *préférable,* où j'aimerais mieux vivre, et où j'avais été le plus heureux, j'ai répondu sur le champ : « Le Canada », parce que c'est là que Jésus-Christ mon Maître est le mieux aimé, le mieux servi.

« Je vous laisse à juger maintenant, cher Seigneur, le grand mérite que j'aurais à venir visiter ces frères bien aimés, au salut desquels vous avez voulu me faire participer en quelque chose, et dont la prière reconnaissante viendra me visiter et me soulager à son tour, lorsque, enfin, jeté, par grande grâce et miséricorde, dans les flammes du purgatoire, j'y

commencerai les terribles expiations du chrétien, du prêtre et de l'évêque.

Un jour — le 15 août 1842 — il prêchait aux membres de l'Archiconfrérie du très Saint et Immaculé cœur de Marie, rassemblés dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris. Une foule avide de témoigner son empressement à la fête de la patronne de la France, remplissait l'église. Le 15 août était le jour où la France chrétienne, avec son épée, sa main de justice, ses trophées, ses douleurs et sa gloire, se prosternait devant la mère de Dieu.

Mgr de Forbin profita de la circonstance pour expliquer les grandeurs de sa patrie, les vertus qu'elle a semées et qui fleurissent encore sous l'impuissante domination de l'hérésie aux rivages du Canada.

Le lendemain, l'*Univers* disait : « Au Canada, le Prélat, dont la voix s'est fait entendre le 15 à notre patriotisme consolé, a trouvé la foi de nos pères sculptée dans des monuments vivants et palpitants, dans des cœurs où une semence énergique, jetée par des mains loyales et généreuses, produira d'éternelles moissons. »

Cette note du grand journal catholique

prouve assez que le prélat n'oubliait jamais de parler du Canada et des Canadiens, lorsque l'occasion se présentait favorable.

Il en fut de même jusqu'à sa mort.





## CHAPITRE XII

—

Mgr de Janson considéré comme orateur.— Sermons sur l'influence de la religion, sur le bonheur du ciel, sur le salut.— Appréciation de la presse canadienne.— Reproches qui lui sont faits.— Rome et Jérusalem.— Son inexactitude.— Ses qualités et ses vertus.— Paroles de Grégoire XVI.

Il est difficile, à plus de cinquante années d'intervalle, de jeter une note appréciative qui rende justice à l'orateur sacré, au prédicateur des retraites, car nous n'avons par devers nous que de courtes analyses de ses sermons et quelques bribes de tradition. Mgr de Nancy n'écrivait pas ses discours. Il le dit formellement dans une lettre adressée des bords de l'Ottawa à son coadjuteur : « Quelques minutes de méditation et de prière », et le vaillant missionnaire gravissait les degrés de la chaire avec toute l'assurance d'un orateur

rempli de son sujet, mûri par de longues études. Mgr de Nancy appartenait, par son genre particulier, à la chaîne des orateurs d'une éloquence moins soignée, mais puissante, qui commence au quinzième siècle avec les prédications familières de Maillard, se continue au dix-septième dans le petit Père André, et se termine au dix-huitième avec le Père Bridaine. Nourris quotidiennement des vérités de l'Evangile, ces missionnaires, isolés par leurs mœurs de toutes les influences de leur entourage, allaient dans les petites villes, dans les bourgs et les villages, porter la parole sainte, sans autre préparation que l'inspiration du moment, sans autre but que le salut de leurs auditeurs.

L'on pourrait appliquer à Mgr de Nancy l'appréciation qu'a laissée Sainte-Beuve de Bourdaloue : « Bourdaloue, dit-il, s'occupait des choses et non des mots; il n'avait pas la splendeur naturelle de l'élocution, et il ne la cherchait pas; il s'en tenait à ce style d'honnête homme, qui ne veut que donner à la vérité un corps sans lui imposer de couronne. »

Dans les sermons de l'évêque de Nancy, rien en effet ne sent la recherche ni l'effort de l'art; tout y est verve, tout s'élance du cœur même

de l'orateur. Il ne perd de vue ni son sujet ni son auditoire ; il pousse avec hardiesse ses raisonnements, il est ému comme un orateur. Mais à côté de ces traits heureux, de ces élans qui subjuguent et entraînent, il y avait sans doute des taches. Comme dit d'Alembert dans son Eloge de Massillon, « il lui échappe quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs. » On peut en dire autant de Mgr de Nancy : ne visant à l'effet que sur les âmes, il ne s'occupait nullement de provoquer l'admiration, parce qu'il savait que ceux qui l'écoutaient, étaient d'autant plus disposés à la lui accorder, qu'il s'attachait moins à la leur ravir. Aussi put-il capter le suffrage du peuple canadien dès sa première apparition dans la chaire de vérité.

« Nous n'avons pas l'idée, s'écrie Lacordaire, des triomphes de la parole dans ces contrées transatlantiques, et du spectacle qu'y pré-

sentent les populations, lorsqu'elles accourent se suspendre aux lèvres d'un missionnaire. »

Rien de plus vrai que cette parole du célèbre Dominicain. Mgr de Forbin-Janson fut le témoin de cet enthousiasme qu'il sut lui-même créer au sein de notre population. Ses tournées pastorales, à la ville comme à la campagne, ne furent qu'une longue suite de succès, le plus grand triomphe oratoire qui se soit vu en Canada. C'est que cet évêque avait le don de fasciner les foules, sans songer à transformer ses sermons en œuvres littéraires, séduisantes par le coloris du style ou par la peinture de mœurs imaginaires et outrées. Ces préoccupations d'homme de lettres n'encombrèrent jamais sa pensée, et il avait trop de conscience et trop de connaissance du cœur humain pour mettre à nu les plaies du prochain autrement que pour les guérir.

Lors de la grande retraite de Montréal, le prélat français prononça son premier sermon en présence d'un auditoire composé de personnes bien disposées pour la plupart, mais aussi de curieux que la réputation de l'orateur avait attirés autour de la chaire. Ils ne furent pas déçus dans leur attente. Son sermon roula

sur l'influence de la religion et l'obligation pour les peuples de la pratiquer.

Un exorde majestueux fixe à grands traits le tableau qui va se dérouler devant les auditeurs attentifs. La religion apparaît sous l'image noble d'un grand fleuve, descendant des collines éternelles, pour se répandre sur le monde et le couvrir de ses ondes salutaires. Puis le prédicateur entre dans le vif de son sujet : il voit naître le monde, il suit ses progrès à travers les âges, il en compte les générations, et il assiste à la formation des pouvoirs, des gouvernements. Partout préside l'autorité de Dieu, sur les états comme sur les familles.

La vie de l'homme étant une milice, une guerre incessante, il faut, pour produire des fruits de salut, qu'il promène le fer et le feu dans le champ de son âme : ainsi, pour féconder le sol des immenses forêts du Canada, il importe d'y mettre le fer et le feu.

L'orateur s'élève ensuite contre ces hommes puissants qui prétendent travailler au progrès de l'humanité en promettant l'honneur, la gloire, les récompenses nationales. Aiguillons impuissants, mobiles délétères ! L'honneur ! c'est la rectitude des sentiments et des actions.

La gloire ! c'est une chimère. La religion

seule peut donner la vraie gloire et l'honneur en assurant à l'homme vertueux les joies célestes et la paix terrestre.

Dès que la religion unit les hommes en Dieu comme dans leur centre, aussitôt se créent sans peine et la souveraineté temporelle, délégation du pouvoir d'en haut, et le devoir relatif de l'obéissance, image de la subordination des intelligences dont Dieu est le monarque, et les règles des sociétés privées, et les lois des sociétés publiques, et le droit des nations, et les obligations des particuliers.

Mgr de Janson eut un succès prodigieux. Jamais on avait entendu une exposition aussi lumineuse de cette vérité évangélique qu'il faut craindre le Seigneur et observer sa loi, car c'est là tout l'homme.

Le grand prélat était doué d'une imagination très vive. Il savait appeler à son secours certaines figures de rhétorique qui sont de nature à attirer davantage l'attention, et quelquefois à jeter plus de lumière sur un sujet ardu ou de plus difficile compréhension. C'est ainsi que parlant du bonheur du ciel, il avait recours à cette image aussi riche que frappante de vérité.

« Je suppose, disait-il, que l'on mette en

regard du soleil, à son midi, un grand nombre de miroirs, les uns plus petits, les autres plus grands, mais tous disposés de manière que les rayons de chaleur et de lumière, réfléchis sur chacun d'eux, se concentrent et tendent vers un foyer commun. Parce qu'il se réfléchira un plus grand faisceau de lumière et de chaleur sur les grands miroirs, est-ce que cette lumière et cette chaleur porteront ombrage à celles des petits miroirs ? Eh ! non, ces rayons calorifiques et lumineux se réuniront pour produire une plus grande abondance de lumière et de chaleur, de même les rayons de la lumière divine, qui jaillissent du soleil de justice pour se réfléchir sur les âmes plus ou moins élevées sur les degrés du trône éternel, se concentrent et se réunissent vers un même foyer, pour produire une plus grande abondance de grâces, de joies, de félicité, d'amour, de charité. »

Dans un autre sermon, Mgr de Janson se sert encore d'une image non moins propre à frapper l'esprit de ses auditeurs. Il veut les engager à suivre ponctuellement les exercices de la retraite. Après avoir énuméré les avantages de ces jours de grâce, il s'écrie :

« Ce ne sont pas des vérités nouvelles qui vous seront annoncées. Certainement vous avez entendu déjà toutes les vérités que nous prêcherons. Mais ce n'était que de loin en loin que vous les entendiez; les traits de la grâce, les rayons lumineux de l'enseignement ne vous apparaissaient, pour ainsi dire, que d'une manière isolée, ils n'avaient pas alors toute leur force; mais dans une retraite, oh! dans une retraite, c'est en faisceaux que ces lumières éparses viennent se concentrer sous vos yeux, c'est comme au foyer d'un miroir ardent que ces feux divins de la grâce viennent brûler et consumer toutes les iniquités; de même que le physicien, pour obtenir l'intensité de chaleur nécessaire à ses savantes expériences, emploie ces verres concaves, ces miroirs ardents, qui faisant converger tous les rayons de feu sur les objets qu'on leur présente, les consument à l'instant; tandis que, sans cet expédient, ces mêmes objets, exposés au simple soleil, demeureraient invariablement dans leur état ordinaire. »

Un jour, le grand prédicateur avait pris pour texte de son sermon ce verset bien connu, qui a servi de thème à de si nombreux déve-

loppements : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* De cette sentence impérissable, il déduit l'excellence et l'importance de l'âme. De cette vérité découle la notion de la nature humaine, et de sa conviction pratique dérive notre bonheur. C'est là une de ces vérités mères, pleines de conséquences. L'orateur la dissèque pour étudier l'homme et sa fin.

« L'home est matière et esprit, dit-il ; d'un côté substance tangible, périssable, mortelle ; de l'autre, substance immatérielle, intelligente, immortelle. Ces deux substances sont l'homme, ce moi qui pense et réfléchit ; elles ne font qu'un seul être. Qui l'a formé ? Dieu. Je ne m'arrêterai pas à vous prouver l'existence de cet Etre suprême, source de tous les êtres ; vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ont porté la folie jusqu'à douter de l'Etre essentiellement nécessaire, et de la toute puissance duquel sortent toutes les existences contingentes. C'est en réalisant ses pensées qu'il produit la création ... Ce vaste fleuve qui coule sous les murs de cette ville, n'est qu'une bien faible image de ce fleuve de vie qui découle du sein de Dieu sur les êtres sortis de ses mains. Mais en créant tous les

êtres qui composent ce vaste univers, quel a été le but, le motif que Dieu s'est proposé? Point d'autre que sa propre gloire. Cependant comment ces êtres inanimés ou privés de raison pourront-ils glorifier Dieu, puisqu'ils n'ont point d'intelligence ? Il faut qu'ils empruntent la voix de l'homme, seule créature raisonnable dans cet univers. Oui, l'homme est comme le souverain pontife chargé de rapporter à Dieu les hommages de tous ces êtres incapables de le louer par eux-mêmes. S'il en est ainsi, le cœur de cet être, seul intelligent ici-bas, pourrait-il ne pas rapporter à Dieu cette belle faculté dont il est doué? Pourrait-il chercher ailleurs qu'en Dieu la félicité, le bonheur qu'il demande vainement à tout ce qui l'environne ? Et où pourrait-il trouver ce bonheur? Serait-ce dans sa science? Mais combien peu parviennent à l'acquérir! Et lors même qu'il y parviendrait, combien de choses qu'il ne pourrait encore découvrir! Ah! plus l'homme pénètre dans la connaissance de ces sciences, plus s'augmente en lui le désir d'en savoir davantage. Serait-ce dans la possession des richesses et des grandeurs que le cœur de l'homme pourrait trouver son bonheur? Mais la possession même de ces grandeurs et de ces richesses n'est pas pour la

généralité des hommes. Combien peu parviennent à la possession de ces honneurs, et pour faire un *grand,* combien ne font-ils pas de *petits* qui l'entourent? Le cœur de l'homme penserait-il trouver son bonheur dans la jouissance, dans les plaisirs et dans la satisfaction de ses passions? Mais ces plaisirs mêmes ne laissent-ils pas dans l'âme de celui qui s'y livre, un fonds d'inquiétude et de remords qui lui fait assez comprendre qu'il n'est pas créé pour de tels objets. Ce n'est donc qu'en Dieu qu'il peut trouver sa félicité, c'est donc par Dieu qu'il a été créé. Oui, le cœur de l'homme a une telle capacité, que Dieu seul peut le remplir; tout autre objet que vous jetteriez dans ce gouffre, ne ferait que le creuser davantage.

« Le cœur de l'homme est donc fait pour Dieu, c'est là son but, sa fin, comme la charrue, le navire sont faits, l'une pour sillonner la terre, l'autre le sein de l'océan. Bien plus, sans la jouissance actuelle ou attendue de ce bien indispensable, plus de vie pour l'homme. Tout autre élément est insuffisant; tout autre lien est trop étroit. Tel un vaisseau qui s'échoue là où il n'y a que quelques pieds d'eau, dans lesquels cependant navigue à l'aise la légère nacelle; tel le monstre marin, l'énorme baleine qui palpite

et agonise là où le petit poisson se joue ; tel est aussi le cœur de l'homme : il ne lui faut rien moins que la possession de Dieu, la préhension de l'être immense ; à l'insatiabilité du cœur humain, donnons le partage de la félicité divine. »

Au lendemain de la grande retraite de Montréal, le *Canadien* publiait un long éloge du prédicateur :

« Souvent, disait-il, il a l'imposante sublimité de Bossuet, quand il appelle le néant, quand il abat les dignités et les grandeurs de la terre, quand il fait résonner la voûte des temples du fracas des trônes renversés, quand il déroule avec une majesté terrible les révolutions des empires qui se succèdent et qui se poussent comme les vagues d'une mer agitée, quand il appelle la voix caverneuse des tombeaux pour instruire ceux qui s'attachent au brillant des choses passagères. Si quelquefois, il est vague et diffus, d'autres fois dans la liaison et la succession de ses idées, il se montre l'émule de Bourdaloue ; il est pressé comme lui par l'impulsion de son génie et par l'abondance de ses mouvements et de ses pensées. C'est alors qu'il

triomphe de son auditoire, c'est alors qu'il mêle l'ironie amère à des raisonnements puissants.

« C'est surtout dans son sermon sur le bonheur des élus, un de ses discours les plus égaux et les plus soutenus, c'est-à-dire moins improvisés, discours qu'il prêcha devant Charles X, qu'il développe toute la force et toute la puissance de sa dialectique et de son argumentation. Comme il méprise en lui-même la grandeur et qu'il n'est obsédé que par l'ardeur de sa charité, il peut tout se permettre; aussi s'écrie-t-il dans le mouvement spontané de son zèle: « après les pauvres les rois ».

« Il sait profiter de toutes les circonstances locales et personnelles. La foi et la religion, si profondément gravées aux cœurs des Canadiens, les montagnes qui l'entourent, le beau fleuve qui coule à ses pieds, la chute formidable de Niagara, tout devient la matière vivante de ses comparaisons et la source de beautés sans nombre. Tout ce qu'il dit est à lui.

« Comme il développait avec une sombre majesté les appareils du grand jour du Seigneur; comme il brisait toutes les harmonies de la nature et de ces mondes immenses qui furent lancés dans l'espace par la main du Créateur ; comme il renversait la pierre des

tombeaux; comme il faisait sortir vivants ces squelettes poudreux des demeures sépulcrales.

« Mais ce n'est pas tout: lorsque la mort a pesé sur l'abîme, que l'abîme s'est dilaté, puis qu'il s'est refermé, il appelle l'éternité, et l'éternité accourt à sa voix avec toutes les fureurs de l'enfer; c'est alors que s'élevant sur son auditoire avec un œil étincelant et farouche, avec une voix sourde et sinistre comme le cri de l'hyène ou les échos des cavernes, il déroule devant lui les horreurs de ces gouffres affreux qu'il rend présents à tous les esprits et comme ouverts au-dessous de cette immense assemblée.

« Entendez les accents terribles de sa voix, qu'il fait courir comme des roulements de tonnerre sous les arches du temple; c'était au milieu de la nuit qu'il faisait entendre ces paroles de frayeur et d'épouvante; c'était au reflet de quelques pâles flambeaux qu'il ouvrait les cavernes sombres du gouffre infernal; c'était dans le silence des tombeaux qu'il faisait résonner la voix rauque de l'abîme et les désolations de l'éternité. C'est alors qu'il disait avec raison qu'il n'avait pas voulu effrayer l'esprit timide des mères et des épouses par l'appareil épouvantable de la dernière et terrible catastrophe.

« Dans ce morne silence de la nuit, il va nous montrer un réprouvé, il va le faire parler devant nous. Nous le disons avec vérité, nous n'avons jamais vu, dans les poètes ni chez les orateurs, une peinture aussi forte et aussi effrayante du séjour de l'infortune éternelle. C'est avec regret que nous ne pouvons vous montrer que quelques lueurs de ces sombres lumières, et ne vous faire entendre que quelques-uns des lugubres accents des demeures de la mort.

« Le reprouvé s'écrie-t-il, est comme un chien « affamé, attaché à une chaîne, à qui l'on offre « des aliments qu'il ne peut saisir, il s'élance au « bout de ses liens, il pousse des hurlements « affreux, il écume de rage et de fureur, il mord « sa chaîne, il se déchire, il se consume en « efforts superflus : ainsi le reprouvé ; d'un coup « d'œil il a vu le ciel tout entier, et toute sa « gloire et toute sa félicité ; il est dévoré, con- « sumé d'une convoitise ardente, il rage à tra- « vers des flots de poix et de bitume, il monte « sur des nuages de feu, il escalade les abîmes ; « mais, lorsqu'il a longtemps travaillé, lorsqu'il « semble espérer atteindre au sommet de ses « désirs, il est replongé au fond de l'enfer par « la longue chaîne de ses iniquités. Alors on

« n'entend plus que des hurlements et des cris « de désespoir. Dans ce moment il rencontre « celui qui l'induisit au crime, qui l'entraîna au « mal; il se précipite sur lui, il le déchire par « lambeaux... Malheureux, lui dit-il, rends-« moi mon éternité... Et ce mot d'éternité est « répété d'abîme en abîme, de caverne en « caverne. »

« Ce dernier trait, « rends-moi mon éternité », est d'une effrayante énergie, comparable à cette parole de l'abbé Poulle: « Ils invoquent « le néant, l'éternité leur répond. » Le pendule mesurant l'éternité ne devait pas produire un effet plus saisissant sur les auditeurs du Père Bridaine, que le trait final de l'évêque de Nancy : « L'enfer est long, s'écrie-t-il encore, « l'éternité en mesure l'étendue. » Puis, il « ajoute : « Les impies convoitent le néant, ils « ne l'auront pas, non, non, ils ne l'auront pas; « ils auront l'éternité. » On reconnait ici la pensée de Bossuet, à laquelle le prédicateur de Notre-Dame prête plus de mouvements par ces derniers mots: « ils auront l'éternité. »

« Il faut voir maintenant ce terrible athlète de la mort et de l'éternité, il faut le voir passer de ces horreurs et de ces peintures effrayantes, aux peintures délicieuses des joies célestes.

Avec quelle magnificence il décrit tour à tour les plus belles scènes de la nature, les harmonies les plus étonnantes, les concerts les plus suaves et les plus mélodieux, les plus grandes joies et les plus grands plaisirs dont puisse s'enivrer le cœur de l'homme sur la terre, comme les navrements de joie d'une mère qui reçoit, après bien des années, son fils chéri qu'elle avait cru perdu ; puis il récapitule comme en triomphe ce texte de saint Paul : « l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a « pas entendu, etc. »

« Il étonne toujours par la grandeur et la nouveauté de ses comparaisons, par la richesse de ses figures, par l'abondance et le mouvement de son élocution. On voudrait toujours l'entendre... Combien pourrions-nous citer de ces traits de grande éloquence dont ses discours abondent : ce beau vaisseau de la religion qui traverse les flots des siècles ; cet arbre géant des forêts qui étend majestueusement ses rameaux et qui vient tomber sous la cognée de l'humble bûcheron ; ces soldats qui avaient commencé de fuir, mais qui se rallient à la voix de leur chef et s'animent au combat par le sang qu'ils voient couler de leurs blessures...

« Il connaît parfaitement la poétique de l'élo-

quence, et suivant les sujets qu'il traite ou les passions qu'il veut émouvoir, il donne à sa diction toutes les nuances et toutes les couleurs, à son expression toute la richesse et toute la pompe, à sa pensée toutes les formes, à son geste toute la mobilité et la majesté de sa pensée [1]. »

On a reproché à Mgr de Janson de revenir trop souvent sur ses voyages à Rome et en Terre-Sainte. Il est assez rare, en effet, qu'au cours de ses missions, il ait omis de narrer devant ses auditeurs les circonstances de ses pèlerinages dans la Ville Sainte et dans la Ville Eternelle. Pour les Canadiens, ces récits avaient un charme tout particulier, et personne, en Canada, ne les a trouvés fastidieux. Bien loin de là, ces souvenirs religieux donnaient aux sermons du prédicateur une couleur séduisante, propre à céler ce qu'ils auraient pu contenir de monotone ou de trop sérieux.

Mgr de Nancy était arrivé à Rome, en 1814, au moment même où le Pape, retenu captif par Napoléon, rentrait dans la cité sainte. Il avait été témoin des fêtes triomphantes dont ce

1. Cet écrit est dû à la plume de M. Joseph Cauchon.

retour avait été l'occasion. Douze ans après, il était encore enthousiasmé, comme au premier jour, de ce qu'il avait vu.

« Quel spectacle, ô N. T. C. F. ! Rome relevant de la poussière son front humilié pendant quelque temps par la main divine, qui voulut l'éprouver, la purifier peut-être, mais non la détruire ; Rome s'offrant à son souverain, à son père, au Pasteur des pasteurs, avec ses glorieux souvenirs, avec la majesté de vingt-cinq siècles de vicissitudes incomparables ; Rome, unique point du globe, d'où partirent les bornes militaires qui fixèrent si longtemps et les limites de la civilisation du monde et celles de la puissance du peuple-roi ; Rome et sa double histoire, qui suffit à remplir celle du monde idolâtre et chrétien ; Rome avec ses cirques, où coula le sang de tant de milliers de martyrs, avec ses prisons ténébreuses d'où les généreux confesseurs de la foi s'élançaient à la vie éternelle, en passant avec joie par le tranchant du glaive ou sous la hache des licteurs ; Rome et ses cachots, glorieux sanctuaires où se montrent encore les chaînes des saints apôtres ; chaînes sacrées, chaînes victorieuses, terreur de l'enfer, fécondes en prodiges, devant lesquelles le prince

des orateurs chrétiens se plaignait si éloquemment de ne pouvoir se prosterner et sur lesquelles il aurait désiré coller ses lèvres inspirées.

« C'était donc avec l'ensemble imposant de toutes ces merveilles, qui font tout à la fois l'admiration et le glorieux repos d'un cœur catholique, c'était avec tout ce que la magnificence et le goût des arts peuvent inspirer de plus beau en fait de solennité religieuse, en profusion d'ornements et de fleurs, de tableaux et de guirlandes; c'était avec ces emblèmes et ces inscriptions sans nombre, ces monuments nouveaux élevés au milieu des ruines antiques, ces ponts jetés sur le Tibre, et le bronze du château Saint-Ange, et l'airain des mille cloches agitées dans les airs, et, plus forte encore, la voix d'un peuple immense, ivre de bonheur et de joie, que *Rome la Sainte* s'offrait au successeur de Pierre... »

Mais c'est quand il parle de Jérusalem et de son pieux pèlerinage de 1817, qu'il trouve des accents attendris. Lors de la grande retraite de Montréal, il choisit pour son sujet, le 24

décembre, le récit de sa visite aux Saints Lieux.

Il fit faire à son auditoire une charmante excursion. A pareil jour, — le 24 décembre 1817, — il avait quitté Jérusalem: saluant en passant le tombeau de Rachel, il était arrivé au Champ des Pasteurs. Les jeunes élèves des Pères Franciscains y étaient arrivés en même temps, costumés en anges et en bergers: ils avaient retracé la scène évangélique dans un petit dialogue simple et touchant, entremêlé de cantiques. Puis acteurs et spectateurs s'étaient mis en route, et bientôt on avait salué la cité d'Ephrata et redit avec le prophète et avec tous les pèlerins depuis dix-huit siècles et toujours avec la même émotion : « Salut, ô Bethléem ! Salut, Maison du Pain vivant ! Terre de Juda ! Comment t'appellerions-nous la moindre de nos cités princières, toi d'où est sorti le chef d'Israël, Jésus, notre Sauveur ! » On entre en ville: on pénètre dans le sanctuaire, dans la grotte sacrée: l'office commence par la procession solennelle à la sainte crèche. Le révérend Père Gardien porte dans ses bras une image de l'enfant Jésus. Les Bethléemites et les pèlerins suivent, le flambeau à la main. En arrivant, le diacre chante l'évangile du

jour. Lorsqu'il arrive aux mots : *Elle l'enveloppa de langes,* il prend l'image, la revêt de langes et se prosterne et adore.

« On aimait, dit un journal de l'époque, à entendre parler des ignominies et des souffrances de l'Homme-Dieu par un prédicateur qui avait eu la douloureuse consolation de visiter lui-même les Lieux Saints où les grands mystères s'étaient accomplis... Il a prié là sur cette terre qui fut arrosée des sueurs et du sang d'un Dieu ; il a vénéré la grotte de l'agonie, ce lieu où le Sauveur du monde ressentit les horreurs du trépas, où il supporta, pour nous tous, les rigueurs de la justice inexorable de son Père ; il s'est agenouillé, il s'est prosterné sur cette place auguste et sacrée du Calvaire même où fut dressée la sainte Croix... sur laquelle Jésus voulut souffrir et mourir pour nous, tant il nous a aimés. »

On a reproché encore à Mgr de Janson son manque d'exactitude. « Les fonctions administratives s'adaptaient mal à son génie », s'écriait Lacordaire, du haut de la chaire de la cathédrale de Nancy. Mettant de côté toutes les raisons qui pourraient excuser le prélat, nous dirons avec le célèbre Dominicain :

« La Providence et la nature sont tout ensemble prodigues et avares de leurs dons; quand elles ont accordé à un homme des qualités extraordinaires, presque toujours elles lui refusent certains avantages médiocres dont l'absence doit l'avertir des bornes de l'humanité. M. de Janson avait reçu de Dieu, dans l'ordre naturel, les dons magnifiques de la naissance, de la fortune et de l'esprit; il en avait reçu, dans l'ordre surnaturel, les dons les plus précieux encore de l'apostolat et de la charité: c'était une dotation trop riche pour qu'elle n'eût pas, quelque part dans sa personne, un utile contre-poids. Tant que M. de Janson n'avait pas commandé, tant qu'il avait pu dire:

Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle,

la partie moins lumineuse de sa nature était demeurée comme ensevelie dans l'auréole de ses rares mérites. Mais le commandement exige, avec quelque chose de très haut dans l'intelligence et dans le cœur, certaines habitudes domestiques qui n'ont point d'éclat, et qui néanmoins, tombant goutte à goutte dans le commerce de la vie, adoucissent les relations,

diminuent les difficultés, répandent sur les affaires une heureuse onction. Je nommerai l'exactitude, pour me faire comprendre. Qu'est-ce que l'exactitude? N'est-ce pas une vertu du dernier degré? Ne connaissons-nous pas tous des hommes sans portée qui sont parfaitement exacts? Et pourtant l'exactitude est tellement nécessaire dans ceux qui commandent, qu'on a dit d'elle, avec autant de justesse que de grace, qu'*elle est la politesse des rois.* »

Ce défaut, que Dieu permit sans doute pour humilier un homme doué de tant de qualités suréminentes, était largement compensé par des vertus d'ordre supérieur, poussées souvent jusqu'à l'héroïsme. Un tableau bien dessiné révèlerait, chez cet excellent serviteur du Christ, la mise en pratique des vertus qui distinguent les anges de la terre, de la phalange nombreuse des chrétiens ordinaires.

Sa foi vive l'avait fait renoncer au monde et à toutes les pompes d'une vie opulente et pleine d'attraits, pour embrasser une vie de sacrifices.

Attaché du plus profond du cœur à la sainte Eglise romaine, il en proclama les dogmes opposés aux erreurs de son temps.

Son espérance fut éminente comme sa foi.

En dépit des persécutions qui ont marqué la plus grande partie de sa carrière épiscopale, Mgr de Janson vécut dans une paix profonde, dans un abandon complet à la volonté de Dieu. Contrariétés, maladies, accidents de voyage, rien n'altérait cette paix, qui assure la vie de la grâce dans nos âmes.

Mais sa charité l'emportait encore sur toutes les autres vertus: amour de Dieu et charité envers le prochain. Sans doute, Dieu était le but suprême de ses affections. Mais son amour pour l'humanité en général, lui fit entreprendre des œuvres qu'un zèle à toute épreuve peut seul mener à bonne fin. Le salut des âmes ! telle était son unique ambition. Aussi peut-on lui appliquer cette parole de saint Ignace : « Quelque part que se trouve un jésuite, en quelque compagnie qu'il soit, il y est comme envoyé de Dieu pour traiter l'affaire du salut de ceux avec qui il se rencontre; et que, s'il n'en parle, s'il ne profite pas de toutes les occasions pour l'avancer, il trahit son ministère et se rend indigne du nom qu'il porte. »

Cet amour du prochain se révélait chez lui dans ses relations sociales habituelles. D'un abord modeste et facile, le plus pauvre avait accès auprès de lui, et quand on songe, qu'en

Canada, il dut recevoir des milliers de personnes qui couraient à lui comme au guérisseur de toutes les peines spirituelles et même des misères temporelles, on est toujours étonné de le voir conserver sa gaieté et sa bonhomie naturelle. Comme Notre-Seigneur, il attirait à soi les petits enfants, car il les aimait comme un père. Comment le fondateur de la Sainte-Enfance n'eût-il pas affectionné les enfants canadiens, si bons, si chrétiens, quand il eût donné sa fortune, et même sa vie, pour les petits Chinois, nés dans l'idolâtrie, de parents pervers et dénaturés? C'est que dans la poitrine de ce grand prélat battait un cœur d'apôtre. Apôtre, il le fut toute sa vie, et on pourrait dire que ce fut le résumé de tous ses actes.

Au moment de terminer sa carrière, le 8 décembre 1843, il écrivait aux Vicaires apostoliques en terre étrangère: « Je termine, Monseigneur, en vous exprimant la bien vive joie que j'éprouverais en notre divin Sauveur, si par cette pensée qu'il a daigné m'inspirer, du moins, j'en ai l'humble confiance, je pouvais, de concert avec vous, hâter le moment où les peuples que vous travaillez à convertir adore-

ront le vrai Dieu. Des circonstances, indépendantes de ma volonté, m'ont empêché de consacrer mes premières années à évangéliser les contrées lointaines. Puissent, du moins, comme parlait notre grand Bossuet, *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint,* servir à acquitter l'ancienne dette de mon sacerdoce ! C'est vous dire, Monseigneur, combien j'honore vos héroïques fatigues, et quel profond respect je porte à un apostolat auquel je demeure uni du plus intime de mon âme, n'osant ni perdre ni conserver tout à fait l'espérance d'en partager encore, même pour quelques jours, l'honneur et le danger. »

Ces paroles laissent bien connaître le fond du cœur de Mgr de Janson. C'est l'apostolat qui, toute sa vie, avait dirigé ses regards vers ces contrées lointaines où Mgr Borie, Mgr Jacquard et tant d'autres missionaires français étaient allés à la conquête des âmes infidèles et y recueillir le martyre. « La main de Dieu qui l'avait saisi » au début de sa carrière sacerdotale, « pour le promener à travers tous les lieux désolés de la terre, » le promenait encore « d'aspiration en aspiration », à travers le

monde, comme s'il n'eût pas assez combattu pour recueillir une palme cent fois méritée.

« Je n'ai jamais connu de plus saint prélat », s'écria un jour Grégoire XVI. Puisse le ciel avoir ratifié cette parole du saint Pontife !



## NOTE

Liste des 58 déportés bas-canadiens à la Nouvelle-Galles du Sud

| Nom | Résidence | Etat | Age | Enfants |
|---|---|---|---|---|
| Guérin dit Dussault, Louis. | Chateauguay...... | Cultivateur...... | 36 | 4 |
| Guimond, Joseph ......... | " ...... | " ...... | 50 | 3 |
| Lepailleur, Fr.-Maurice .... | " ...... | Huissier........ | 32 | 2 |
| Newcombe, Samuel ........ | " ...... | Médecin........ | 64 | 5 |
| Rochon, Jérémie .......... | " ...... | Charron........ | 34 | 5 |
| Thibert, Jean-Louis ....... | " ...... | Cultivateur...... | 52 | 3 |
| Thibert, Jean-Marie ....... | " ...... | " ...... | 37 | 4 |
| Trudel, J.-B. ............ | " ...... | " ...... | 32 | 2 |
| Huot, Charles ............ | Napierville ....... | Notaire......... | 52 | Célib. |
| Leblanc, David Drossin.... | " ....... | Cultivateur...... | 36 | 6 |
| Leblanc, Hubert Drossin .. | " ....... | " ...... | 31 | 4 |
| Hébert, Jos.-Jacques ....... | " ....... | " ...... | 38 | Célib. |

Liste des 58 déportés — *Suite*

| Nom | Résidence | Etat | Age | Enfants |
|---|---|---|---|---|
| Morin, Achille-G .......... | Napierreville..... | Cultivateur...... | 22 | Célib. |
| Morin, Pierre-Hector ..... | " ....... | Patron de navire | 58 | 5 |
| Paré, Joseph ............ | " ....... | Cultivateur...... | 45 | 0 |
| Bigonesse dit Beaucaire, F. | Saint-Cyprien..... | " ...... | 47 | 7 |
| Défaillette, Louis ......... | " ..... | " ...... | 38 | 4 |
| Hébert, Jacques-David .... | " ..... | " ...... | 47 | 8 |
| Lavoie, Pierre-M. ......... | " ..... | " ...... | 48 | 9 |
| [1] Marceau, Joseph ......... | " ..... | " ...... | 30 | 2 |
| Languedoc, Etienne ....... | Saint-Constant.... | " ...... | 21 | Célib. |
| Longtin, Joseph .......... | " ..... | " ...... | 59 | 11 |
| Longtin, Moïse ........... | " ..... | " ...... | 24 | Célib. |
| Lanctot, Hippolyte ........ | Saint-Rémi....... | Notaire......... | 23 | 2 |
| Pinsonnault, Louis ......... | " ....... | Cultivateur...... | 40 | 3 |
| Pinsonnault, Réné ......... | Saint-Edouard.... | " ...... | 49 | 6 |

1. Marié en exil, et y prolonge son séjour.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Robert, Théophile ........ | Saint-Edouard.... | Cultivateur...... | 24 | 0 |
| Pinsonnault, Pascal ....... | Saint-Philippe.... | Cultivateur...... | 28 | Célib. |
| Bourdon, Louis .......... | Saint-Césaire..... | Marchand....... | 22 | 2 |
| Bousquet, J.-B. ........... | " ...... | Meunier........ | 39 | Célib. |
| Guertin, F.-X. ............ | " ...... | Cultivateur...... | 43 | " |
| Bergevin dit Langevin, C. . | Sainte-Martine.... | " ...... | 50 | 7 |
| 1 Chevrefils, Ignace-Gab. .. | " ..... | " ...... | 43 | 7 |
| Buisson, Constant ......... | " ..... | Forgeron....... | 28 | 1 |
| Dumouchel, Joseph ........ | " ..... | Cultivateur...... | 45 | 4 |
| 2 Dumouchel, Louis ...... | " ..... | Hôtelier........ | 40 | 6 |
| Laberge, Jean ............ | " ..... | Charpentier..... | 34 | 6 |
| Touchette, F.-X. .......... | " ..... | Forgeron....... | 30 | 4 |
| Turcot, Louis ............. | " ..... | Cultivateur...... | 33 | 6 |
| Alarie, Michel ............ | Saint-Clément..... | Charpentier..... | 34 | 4 |
| Bourbonnais, Désiré ....... | " ..... | Forgeron....... | 20 | Célib. |
| Goyette, Jacques .......... | " ..... | Cultivateur...... | 48 | 3 |
| Goyette, Joseph ........... | " ..... | Charpentier..... | 28 | 2 |
| Papineau dit Montigny, A. | " ..... | Forgeron....... | 30 | 7 |
| Provost, F.-X. ............ | " ..... | Hôtelier........ | 28 | 3 |
| Rochon, Toussaint ........ | " ..... | Charron........ | 28 | 2 |

1 et 2. **Morts en exil.**

LISTE des 58 déportés — *Suite*

| Nom | Résidence | Etat | Age | Enfants |
|---|---|---|---|---|
| Roy, Basile ............... | Saint-Clément.... | Cultivateur...... | 40 | 5 |
| Roy dit Lapensée, Chs. .... | " ..... | " ...... | 50 | 1 |
| Béchard, Théodore ........ | Blairfindie........ | " ...... | 47 | 10 |
| Coupal dit Lareine, A. .... | " ......... | Cultivateur...... | 49 | 12 |
| Langlois, Etienne ......... | " ......... | " ...... | 25 | 0 |
| Gagnon, David ........... | Saint-Timothée... | Charpentier..... | 30 | 2 |
| Julien, Louis ............. | " ..... | | 37 | 4 |
| Prieur, F.-X. ............. | " ..... | Marchand....... | 23 | Célib. |
| Bouc, Chs-Guill. .......... | Terrebonne....... | Bourgeois....... | 46 | 7 |
| Rochon, Ed-Pascal ....... | " ....... | Charron........ | 38 | 1 |
| Mott, Benjamin ........... | Alburg (Vermont) | Cultivateur...... | 42 | 2 |
| Ducharme, Léandre ........ | Montréal......... | Commis......... | 22 | Célib. |

## RESUME

| Residence | | Profession | |
|---|---|---|---|
| Chateauguay .... ... | 8 | Bourgeois ..... .... | 1 |
| Napierville .... .... | 7 | Charpentiers .... ... | 4 |
| Saint-Cyprien ... ... | 5 | Charrons ..... ..... | 3 |
| Saint-Constant .. ... | 3 | Commis ...... ..... | 1 |
| Saint-Rémi .... .... | 2 | Cultivateurs ... ... .. | 35 |
| Saint-Edouard ... .. | 2 | Forgerons .... ..... | 4 |
| Saint-Philippe .. ... | 1 | Hôteliers ..... ..... | 2 |
| Saint-Césaire ... ... | 3 | Huissier ...... ..... | 1 |
| Sainte-Martine ... .. | 8 | Marchands .... .... | 2 |
| Saint-Clément ... .. | 9 | Médecin ..... ..... | 1 |
| Blairfindie ..... .... | 3 | Meunier ..... ...... | 1 |
| Saint-Timothée .. .. | 3 | Notaires ..... ...... | 2 |
| Terrebonne .... .... | 2 | Patron de navire.... | 1 |
| Alburg ...... ...... | 1 | ........................ | |
| Montréal .... ...... | 1 | ........................ | |

Sur ce nombre, 55 revinrent en Canada, en 1845, après un séjour en exil de cinq ans et quatre mois.





# PIECES JUSTIFICATIVES

## PIECE A

*Lacordaire à Mme Swetchine.*

NANCY, 22 août 1844.

Vous ne devinerez jamais, chère amie, à quoi je suis occupé depuis quinze jours. Je fais une oraison funèbre de Mgr de Janson, le fondateur des missionnaires du Calvaire, des plantations de croix et de tout le reste ; comme c'était un homme de bien, vraiment charitable et dévoué, je l'ai faite avec plaisir, sans compter qu'il a toujours été pour moi d'une inexplicable bienveillance. Je dis inexplicable, parce que je n'ai jamais bien compris ce qui avait pu le toucher en ma faveur. C'est le 28 qu'aura lieu la cérémonie et que je prononcerai cet éloge, qui ne laissera pas d'être à Nancy un bon petit tour de force. Si je ne suis

pas lapidé à l'exorde ou à la péroraison, je me réjouis de vous envoyer le chef-d'œuvre, car on l'imprimera tout de suite. Vous verrez comme je me tire d'une oraison funèbre.

---

## PIECE B

*Mme Swetchine au Père Lacordaire.*

PARIS, 25 août 1844.

...Ce travail qui vous occupe maintenant est depuis un grand mois ma préoccupation constante... Je n'ai pas la moindre peur que vous soyez lapidé pour avoir traité un sujet si délicat. Vous en avoir chargé m'a paru un trait de lumière; vous seul pouvez dire sur Mgr de Janson tout ce que vous voulez, lui faire la part de justice qui lui appartient, et laisser dans l'ombre ce que votre auditoire sentira bien que vous n'approuvez pas. Vos lignes, si différentes quant aux choses générales, vos rapports si bienveillants en ce qui vous touche personnellement, vous donnent le droit d'appréciations sincères et presque le devoir d'un hommage affectueux...

---

## PIECE C

*Le Père Lacordaire à Mme Swetchine.*

NANCY, 28 août 1844.

Le succès a été complet, au delà de toutes les espérances, dans toutes les opinions; c'est un jour de joie et de réconciliation, l'un des meilleurs jours que j'aie passé dans ma vie...

—(*Correspondance publiée par le Comte de Falloux, Paris,* 1868.)

---

## PIECE D

*Adresse des citoyens de Québec.*

A SA GRANDEUR MGR CHARLES-AUGUSTE-MARIE-JOSEPH, COMTE DE FORBIN-JANSON, évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, etc.

Monseigneur,

Nous, les marguilliers de l'œuvre de la fabrique de Notre-Dame de Québec et de la paroisse de Saint-Roch de Québec, et autres citoyens des deux paroisses, prenons la liberté d'approcher respectueusement de Votre Grandeur pour lui

offrir l'hommage de la vénération profonde que nous inspirent et la haute dignité que vous occupez dans l'Eglise de Dieu, et les vertus apostoliques que nous voyons briller dans votre personne.

Nous n'entretiendrons pas Votre Grandeur des fruits précieux de salut que votre ministère a opérés parmi nous pendant cette retraite solennelle; nous laissons à nos dignes et bien aimés pasteurs le soin de faire part à votre cœur paternel des consolations qu'ils ont sans doute goûtées en voyant leurs ouailles profiter avec tant d'empressement des grâces et des bénédictions que vous êtes venu leur apporter.

Nous n'oublierons jamais, Monseigneur, vos efforts si pleins de zèle et de charité pour nous rappeler nos devoirs et nous engager à les mettre en pratique. Des milliers d'âmes, nous n'en pouvons douter, vous en devront après Dieu, des actions de grâces qui dureront bien au delà du tombeau.

En nous séparant de Votre Grandeur, qu'il nous soit permis de vous assurer que nos vœux les plus ardents vous accompagneront dans tous les lieux que votre zèle vous appellera encore à visiter, et que nos prières s'élèveront sans cesse vers le ciel pour qu'il daigne combler de prospérité et de bonheur un prélat qui, à l'exemple de son divin Maître et modèle, consacre sa vie tout entière à la gloire de Dieu et au salut de ses frères.

Québec, septembre 1840.

## PIECE E

*Discours de félicitation adressé par François Xavier Ka-Oudino-Ketti (le bienfaiteur), grand chef de la tribu Nipissing, à Mgr l'évêque de Nancy et de Toul, à son arrivée au lac des Deux-Montagnes.*

14 octobre 1840.

Mon Père,

Mon cœur tressaille de joie en ce jour où tu viens fouler aux pieds le sol qui m'a vu naître. Celui que la religion te fait regarder comme ton enfant, tu le vois auprès de toi, il vient te dire qu'il te respecte et te chérit comme son père: la joie, l'amour et la reconnaissance animent son cœur. Chaque fois qu'un Gardien de la Religion (un évêque) vient me visiter au nom du Seigneur, mon esprit est rempli d'admiration, mon cœur palpite de joie; mais aujourd'hui qu'un Gardien de la Religion, demeurant au delà des grands Lacs, après avoir contemplé les lieux arrosés du sang de notre Maître, vient à moi, une lumière toute nouvelle semble luire à mes yeux. Je suis, pour ainsi dire, transporté à ces temps heureux où les anciens Priants (les disciples du Sauveur) contemplaient de leurs yeux Jésus notre Maître. Oui, assurément, toute parole sera pour moi ce flambeau lumineux qui dissipera mes

ténèbres et me fera voir les pièges de notre ennemi.

Ma parole est aussi celle de tous ceux que tu vois groupés autour de toi et de tous ceux que l'amour de la chasse a conduits dans les forêts. Conservés par le Grand-Esprit, nous nous réunirons dans ce lieu où nous avons été baptisés; alors, fumant le calumet de paix, nous leur ferons part de tout ce qui fait le sujet de notre joie en ce jour.

Mon Père, grâces te soient rendues pour les faveurs que tu nous accordes! nous boirons le bouillon avec autant de joie que de reconnaissance.

---

## PIECE F

*Adresse des citoyens de Montréal à Sa Grandeur Monseigneur de Nancy.*

A l'illustrissime et révérendissime CHARLES-AUGUSTE-MARIE-JOSEPH, COMTE DE FORBIN-JANSON, évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, chevalier du Saint-Sépulcre, etc.

Monseigneur,

Permettez aux paroissiens de Notre-Dame de Montréal d'exprimer respectueusement les sentiments qu'ont fait naître dans leurs cœurs le zèle

et l'ardente charité pour le salut des âmes dont vous êtes animé.

Vous avez, Monseigneur, courageusement bravé les dangers et passé la mer pour faire entendre en Amérique, en Canada, la voix du Dieu qui, en voulant le salut de tous les hommes, soutient ses dignes ministres qui vont avec empressement porter chez tous les peuples des paroles de paix et de consolation.

La retraite, commencée en cette ville et terminée sous les auspices de Votre Grandeur, a produit des fruits de salut et de bénédiction ; nous prions Dieu tous ensemble que le calme et la résignation à la volonté de celui qui connaît le secret des cœurs, établissent toutes les âmes dans cette persévérance indispensable à leur salut et que doit affermir la pratique sincère et prudente d'une religion éclairée.

Vous êtes au moment, Monseigneur, de nous laisser pour poursuivre votre mission. En obéissant à la voix de celui qui est mort pour tous les hommes, vous travaillez à l'œuvre de la régénération des peuples, et vous associez votre nom à ceux de tant d'autres hommes distingués par leur amour pour leurs semblables, qui ont compris qu'il n'y a de bonheur pour les nations que dans l'instruction, la paix et la pratique de la vertu.

Nous adressons nos vœux au ciel pour la conservation des jours précieux de Votre Grandeur et le succès des travaux apostoliques qui marquent votre carrière honorable.

Montréal, ce 21 janvier 1841.

## PIECE G

*Monseigneur de Nancy et la Retraite*

Honeur au saint Prélat dont la noble éloquence
A la Religion emprunte sa puissance,
Et dont le zèle ardent pour la divine loi
Fait fléchir maint genou chancelant dans la foi.
Illustre par son nom et grand de dignités,
Il faisait l'ornement des lieux qu'il a quittés;
Mais son cœur débordant de divine harmonie,
Ne put se renfermer dans sa belle patrie.
Il brûle de voler vers les lieux trois fois saints,
Où les pas de Jésus partout se sont empreints;
Il veut voir le théâtre où le Dieu de justice
Reçut d'un Dieu d'amour le sanglant sacrifice.
Il respire en tremblant de joie et de bonheur,
Cet air que parfuma l'haleine du Sauveur,
Et, plein d'émotions, gravissant le Calvaire,
Il baise avec transport cette sanglante terre.
Le cœur brisé d'amour, il quitte le saint lieu
En jurant de gagner des âmes à son Dieu.
Revenu d'Orient, ce brillant météore,
Aux lieux qu'il a quittés reluit plus pur encore;
Tel un astre éclatant disparaît à nos yeux
Pour briller de nouveau, plus beau, plus radieux.
De même, à son retour du berceau du Messie,
La voix du Pèlerin parut s'être ennoblie.
Mais comment contenir tant de zèle et d'amour
Dans un cercle borné, dans un même séjour?
Brûlant d'étendre au loin son zèle apostolique,
Bientôt, nouveau Xavier, il franchit l'Atlantique;
Il veut voir l'univers aux genoux de son Dieu
Et la croix du Sauveur s'élever en tout lieu.

Nous avons entendu cette voix éloquente,
Qui porte dans les cœurs l'amour et l'épouvante;
Nous avons contemplé dans ces jours de bonheur,
Les brebis se pressant autour du bon pasteur.
O spectacle enchanteur, ô moments pleins de charmes,
Où nos frères unis, les yeux baignés de larmes,
A la divine grâce abandonnant leurs cœurs,
Abjuraient le vieil homme et leurs vieilles erreurs!
O qui me donnera de dépeindre la scène,
Où les cœurs transportés de plaisir et de peine,
A la voix du Prélat, tonnant dans le saint lieu,
Sanglotaient leurs regrets, en implorant leur Dieu!
Divin ravissement, religieux délire,
Qu'on peut avoir senti, mais qu'on ne peut décrire!
De la religion les ministres sacrés,
D'un autel éclatant entouraient les degrés;
Dans ces heureux instants, si rares dans la vie,
Dans la sainte Sion la foule était ravie,
Quand la magnifique voix de l'habile orateur
Vint détruire trop tôt cet éclair de bonheur,
Et soudain, ramenant notre âme sur la terre,
La rendre au sentiment de sa propre misère.
Mais, ainsi que Moïse, au sein de son troupeau,
Il veut de nos péchés pardonner le fardeau;
Et quittant de son rang les moyens honorables,
Sa charité le place au nombre des coupables,
Alors, le cœur brisé et d'un ton suppliant,
Il montre à son Jésus un peuple repentant:
Il demande pardon pour l'aveugle folie,
Qui vient chercher la mort à la source de vie:
Il réclame merci pour tant de malheureux,
Qui, près de la lumière, en détournent les yeux.
C'est alors que, du sein de la foule attendrie
S'exhale des sanglots la pieuse harmonie,

Pendant qu'un cœur sacré chantait à l'unisson:
Pardon, Seigneur, pardon, pour ton peuple, pardon!

LE SOLITAIRE.

---

## PIECE H

*Le Canada régénéré et l'Evêque de Nancy.*

Je m'étais dit: "Prions, hermite en ma cellule,
Apaisons par mes vœux le Seigneur irrité.
Il est besoin de grâce où le crime pullule,
Il est besoin de grâce à l'homme révolté.
Oui, prions, car Satan dans nos rangs se promène,
Epiant sa victime et lui forgeant des fers:
Satan qui convoitrait toute la race humaine
Pour régner sur elle aux enfers."

Un soir, seul à côté de ma lampe nocturne,
Tenant mon crucifix de mes larmes mouillé,
Pendant que près de moi tout dormait taciturne,
Je fis cete prière, à terre agenouillé:
"Mon Dieu, jusques à quand passera l'anathème
"Sur ce peuple aujourd'hui si rebelle à ta voix,
"Hélas! ne veux tu plus qu'il t'adore et qu'il t'aime
"Comme ses pères autrefois?

"Longtemps faut-il encore que l'erreur le séduise,
,'Et le tienne en l'oubli de ta divine loi,
"Et que sur ma patrie aucun espoir ne luise
"De la revoir enfin se convertir à toi?
"Je t'en conjure, ô Dieu, que ta clémence daigne
"Et que le feu vengeur de ton courroux s'éteigne
"Pour laisser pleuvoir le pardon."

Louange au tout-puissant, gloire à lui soit rendue,
Que mille et mille voix chantent: "Qu'il soit béni!"
Jusque dans son séjour ma prière entendue
A rallumé pour nous son amour infini!
Son bras a déployé sa puissance de père;
Et réveillant des cœurs dans le crime endormis,
Il les a délivrés de l'infernal repaire
Où les plongeaient leurs ennemis.

Un Pontife étranger que sa main nous envoie,
Apparaît parmi nous comme un ange du ciel,
Pour abattre le vice et conduire à la voie
L'infidèle brebis du bercail d'Israël.
Sa voix, sa voix d'Apôtre, éloquente et sublime,
A nos yeux déroulant ses terribles tableaux,
Y faisait entrevoir à nos âmes l'abîme,
A nos corps l'horreur des tombeaux.

Et puis, cette peinture affreuse était suivie
Du portrait ravissant de la douce vertu,
Dont l'homme qui lui voue et consacre sa vie
Comme d'un habit d'or aime à se voir vêtu.
Puis il énumérait les douceurs qu'on éprouve
De l'aimable justice en suivant le sentier,
Qu'en elle seulement le vrai bonheur se trouve
Et se présente tout entier.

Puis, pour encourager la nature fragile
A rechercher ces biens avec plus de ferveur,
Il offrait à nos cœurs les traits que l'Evangile
Rapporte de la vie et de la mort du Sauveur;
Pleurant dans sa naissance, obscur au premier âge,
Parmi le peuple en butte à l'injure et l'affront,
Et n'ayant au milieu du monde, son ouvrage,
Pas même où reposer son front.

Puis il montrait les Juifs qu'au palais de Pilate
Pour tourmenter le Christ la rage transporte;
Le sceptre de roseau,... le manteau d'écarlate,...
Et la pesante croix traînée au Golgotha,...
Le vinaigre et le fiel dont les lèvres divines
Pour les péchés du monde ont voulu s'abreuver,...
Les mains, les pieds cloués, et le front ceint d'épines
Du Dieu mourant pour nous sauver.

Et puis avec des mots dont la douceur entraîne,
Il loua les grandeurs de la Mère de Dieu,
Que les anges du ciel reconnaissent pour Reine,
Et que l'homme vénère et célèbre en tout lieu.
Et puis il exalta sa bonté maternelle,
Asile toujours sûr et qui ne peut manquer
Au pécheur repentant qui se confie en elle,
Et met sa gloire à l'invoquer.

Saintement affamé de la parole sainte,
Le peuple abandonnant ses foyers et ses champs,
Accourt à flots pressés se ranger dans l'enceinte
Pour entendre l'Apôtre aux discours si touchants.
Les oracles du ciel éclatent de sa bouche,
Aux oreilles des cœurs sa voix vient retentir,
Et l'on voit, en tout lieu, que la grâce les touche,
Couler les pleurs du repentir.

Cités, bourgs et hameaux, tout a changé de face,
A l'ombre de la mort aucun n'est plus assis,
Le doute dans l'esprit du sceptique s'efface,
Et la ferveur renaît dans les cœurs endurcis.
Foi, confiance, amour et regret de tout crime
Ont vaincu le démon dont l'empire est détruit,
La vertu dans les mœurs facilement s'imprime
Et fait bientôt germer son fruit.

Sur la terre, où trouver la lyre assez sonore,
La voix assez puissante et l'hymne assez parfait,
Pour offrir au Seigneur un concert qui l'honore,
Autant que le mérite un si divin bienfait?
Mon âme reconnaît ici son impuissance
A payer son tribut de juste et prompt retour,
Ma langue est inhabile à la reconnaissance,
Le silence est mon chant d'amour!

Pourtant, je te prierai, Providence qui veille
Sur le bonheur de l'homme et ses futurs destins,
En nous ne borne pas le cours de tes merveilles
A cet élan premier dans tes sentiers divins:
Ce triomphe si beau remporté sur le vice,
Dans la persévérance, oh! soit-il accompli,
Et que nos fronts courbés au joug de ton service
A jamais en gardent le pli.

L'Hermite.

---

## PIECE J

*Adresse du clergé de Québec à Mgr de Forbin-Janson.*

« Nous, prêtres du Diocèse de Québec, le cœur ému de voir arriver l'heure où nous devons quitter cete solitude, qui nous a été si douce par vos soins, prenons la liberté de venir en corps exprimer à Votre Grandeur la vénération profonde dont nous sommes pénétrés pour votre personne, qui nous offre un si beau modèle des vertus apsostoliques. Nous ne saurions quitter ce

lieu de généreuse hospitalité sans déposer à vos pieds le tribut de notre reconnaissance, pour le zèle infatigable avec lequel vous avez dirigé les exercices de la retraite que nous venons de terminer... La Providence divine, en dirigeant votre zèle immense vers ces contrées, voulait sans doute ajouter à vos vertus un nouveau trait de ressemblance avec notre divin modèle, *pertransiit benefaciendo ;* et l'Eglise du Canada, encore dépositaire de l'antique foi de nos pères, enregistrera vos vertus et vos travaux, ainsi que ces jours si purs et si beaux de la première retraite ecclésiastique donnée à ce diocèse, pour en conserver le souvenir dans les temps d'épreuve. Elle n'oubliera jamais les fatigues et les sacrifices que vous vous êtes imposés pour affermir sa foi, renouveler et enflammer son zèle pour la gloire du Tout-Puissant et le salut des âmes. Si la voix du Seigneur s'est fait entendre à nous dans le silence du recueillement, par la voix éloquente de Votre Grandeur, nous entendons aussi celle de nos brebis qui appellent leur pasteur, et ce cri est pour nous la voix de Dieu. Il faut donc nous éloigner de Votre Grandeur, et en vous adressant avec émotion et respect nos adieux, nous ne pouvons nous dispenser d'émettre le vœu autant qu'il serait compatible avec les desseins de Dieu et les dispositions de votre cœur, de vous voir attaché à cete contrée d'une manière permanente. Daignez, Monseigneur, élever vos mains au ciel en notre faveur, et nous donner encore une fois votre bénédiction. »

## PIECE K

*Tablette commémorative* érigée dans l'église de Saint-Pierre *in Carcere.*

INSCRIPTION

Honori
Augusti Mariæ Joseph Caroli
E Comitibus de Forbin-Janson
Episcopi Nancyensium et Tullensium
Primatis Lotharingiæ
Adlecti inter Antistites ad stator.
ad solium Pont. Max.
Quod
Religionis pietatis causa
Mamertinum et Tullianum carcerem
S. S. Apost. Petri et Pauli Roman. Princ.
Miraculis consecratum
Omni cultu ornaverit
Aram marmoream
Ab se novo opere in melior. splendidioremq.
form. rest.
Rite dedicarit
Sodalitas Josephiana
Ut sodaliciarii sui beneficia ad posteros
propagaret curantibus
Michaele Ferrario, præfecto
Antonio Picconi }
Grabriele Canini } Magistris

VI. Kal. jul. a. MDCCCXXXXII

[Traduction]

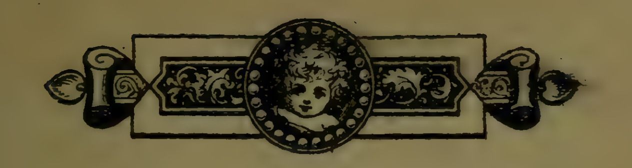
« En l'honneur d'Auguste - Marie - Joseph - Charles des comtes de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, Primat de Lorraine, du nombre des prélats assistants au trône pontifical, dont la piété et les soins religieux ont orné les prisons conservées primitivement par les miracles des saints Apôtres et princes de Rome, Pierre et Paul, la Mamertine et le Tullianum, où il est rétabli, magnifiquement décoré et dûment dédié l'autel de marbre, la Société de Saint-Joseph transmet à la postérité le souvenir de la munificence de son associé. Par les soins de Michel Ferrario, préfet, Antoine Picconi et Gabriel Canini, maîtres, ce 26 juin 1842.





# TABLE ONOMASTIQUE





## TABLE DES MATIÈRES

---



